"Agnès, Agnès, tu es à moi; Je suis à toi pour la vie.

Page 87.

174

LE MOINE.

Serfojee Rajah 181

LE MOINE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque. — HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN SIXIÈME.

LE MOINE.

SUITE DU CHAPITRE III.

Je vous laisse à juger tout ce que j'avois dû éprouver et sentir pendant cet entretien, dont aucune syllabe ne m'étoit échappée. Je n'osois me livrer à mes réflexions; je n'appercevois aucun moyen de me soustraire au péril dont j'étois menacé. Je savois que la résistance étoit vaine; j'étois sans armes, et seul contre trois. Cependant je résolus de leur vendre ma vie aussi chèrement que je le pourrois. Dans la crainte que Baptiste ne s'apperçût de mon absence, et ne soupçonnât que j'avois entendu le message donné à Claude, je rallumai promptement ma chandelle, et quittai la chambre. En descendant, je vis le couvert mis pour six personnes; Marguerite s'occupoit à éplucher une salade, et ses beaux-fils causoient ensemble tout bas à l'extrémité de la salle. Baptiste, qui avoit

le tour du jardin à faire pour rentrer dans la maison, n'étoit pas encore arrivé.

Un signe de l'œil que je fis à Marguerite, lui apprit que son avis n'avoit pas été perdu. Combien, en ce moment, je la trouvai différente ! Ce qui auparavant m'avoit semblé maussaderie et mauvaise humeur, me parut alors dégoût pour ses associés, et compassion pour le péril où j'étois. Je voyois en elle mon unique ressource, quoique sachant bien qu'elle étoit surveillée par son mari, je ne pusse fonder que peu d'espérance sur ses bonnes intentions en ma faveur.

Malgré tous mes efforts pour ne rien laisser paroître au-dehors, tout en moi n'exprimoit que trop visiblement mes secrètes agitations. J'étois pâle, et il y avoit dans mes paroles et dans mes mouvemens du désordre et de l'embarras. Les jeunes gens s'en apperçurent, et m'en demandèrent la cause. Je répondis que j'avois beaucoup souffert toute la journée de la fatigue et de l'excès du froid. S'ils furent dupes de cette réponse, c'est ce que je ne puis vous dire, mais ils cessèrent de m'em-

barrasser par leurs questions. Je m'efforçai d'éloigner de mon esprit la vue des dangers qui m'environnoient, en causant sur différens sujets avec la Baronne. Je parlai de l'Allemagne, du dessein où j'étois d'y aller bientôt, et Dieu sait que je me flattois peu, dans ce moment, de pouvoir jamais m'y rendre. Elle me répondit avec beaucoup d'aisance et de politesse, m'assura que le plaisir de faire connoissance avec moi la dédommageoit bien du retard qu'éprouvoit son voyage, et m'invita d'une manière très-pressante à faire quelque séjour au château de Lindenberg. Tandis qu'elle parloit ainsi, les deux jeunes gens se regardoient avec un sourire malin, comme pour se dire qu'elle seroit bien heureuse elle-même, si jamais elle revoyoit ce château. Je vis et je compris fort bien leur sourire; mais je cachai l'émotion qu'il venoit d'exciter dans mon cœur. Je continuai de m'entretenir avec la Baronne; il y avoit souvent si peu de liaison dans mes discours, qu'elle commença, comme elle me l'a depuis avoué, à douter si j'avois le parfait usage de ma raison. A dire vrai, tandis que je

parlois d'un objet, toutes mes pensées étoient absorbées par un autre. Je songeois aux moyens de quitter la maison, et de courir à la grange avertir les domestiques du dessein de notre hôte; mais je fus bientôt convaincu de l'impossibilité de mettre ce projet à exécution. Jacques et Robert suivoient tous mes mouvemens d'un œil attentif, et il me fallut renoncer à cette idée. Toutes mes espérances se bornèrent enfin à ce que le coquin de Claude ne trouvât plus de bandits à la caverne. Dans ce cas, d'après ce que j'avois entendu, on devoit nous laisser partir sains et saufs.

Je tressaillis malgré moi à l'instant où Baptiste entra dans la chambre. Il nous fit beaucoup d'excuses de sa longue absence : « mais il avoit été retenu par des affaires qui n'admettoient aucun retard ». Ensuite il nous demanda, pour sa famille, la permission de se mettre à table avec nous, liberté que, sans cela, le respect l'empêcheroit de prendre. Oh! combien dans mon cœur je maudis l'hypocrite! Quelle horreur je me sentois pour un homme qui étoit au moment de m'arracher la vie, et dans un

temps où tout me la rendoit si chère! J'étois jeune et riche, j'avois un rang, de l'éducation, et devant les yeux un avenir séduisant. Je voyois cette carrière près de se fermer pour moi de la manière la plus horrible; et cependant j'étois obligé de dissimuler et de recevoir, avec l'air de la reconnoissance, de feintes félicités de la part de celui même qui tenoit le poignard levé sur mon sein.

La permission que notre hôte demandoit lui fut accordée sans peine. On se mit à table. La Baronne et moi nous occupâmes un côté; les deux jeunes gens s'assirent vis-à-vis de nous, le dos tourné à la porte. Baptiste prit sa place au haut de la table, ayant la Baronne à sa droite; le couvert qui étoit à côté de lui fut réservé pour sa femme. Un instant après elle entra dans la chambre, et nous servit un bon repas de paysan, simple, mais propre à satisfaire l'appétit. Notre hôte crut devoir s'excuser auprès de nous du mauvais souper qu'il nous faisoit faire; il n'avoit pas été prévenu de notre arrivée, et il ne pouvoit nous offrir que les provisions faites pour sa famille. « Mais, ajouta-t-il, si quel-

qu'accident devoit retenir chez moi mes nobles hôtes plus long-temps qu'ils ne le croient en ce moment, j'espère que je pourrois les mieux traiter ».

Le scélérat! Je savois trop bien de quel accident il vouloit parler, et je frémis en songeant à la manière dont il espéroit nous traiter l'un et l'autre.

Ma compagne de danger sembloit entièrement consolée de n'être pas à Strasbourg; elle rioit et causoit fort gaîment avec la famille. Je tâchois, mais en vain, de suivre son exemple. Ma gaîté étoit évidemment forcée, et Baptiste s'en apperçut.

« Allons, allons, Monsieur, me dit-il, soyez joyeux comme nous; vous ne me semblez pas entièrement remis de la fatigue? Pour vous ranimer, ne prendriez-vous pas avec plaisir un bon verre d'excellent vin qui m'a été laissé par mon père, Dieu veuille avoir son ame, il est dans un meilleur monde! Je sers rarement de ce vin; mais je n'ai pas tous les jours affaire à des hôtes tels que vous, et l'honneur que je reçois mérite bien que j'en offre une bouteille ».

A ces mots il donna une clef à sa

femme, et lui dit à quel endroit elle trouveroit ce vin. Elle ne sembloit nullement charmée de cette commission ; elle prit la clef d'un air embarrassé ; elle hésita même à quitter la table.

« M'entendez-vous, lui dit Baptiste d'un ton courroucé »?

Elle jeta sur lui un regard mêlé de colère et de crainte, et sortit de la chambre. Les yeux de Baptiste la suivirent avec défiance, jusqu'à ce qu'elle eût fermé la porte.

Marguerite revint avec une bouteille goudronnée en jaune. Elle la mit sur la table, et rendit la clef à son mari. Je soupçonnai que cette liqueur ne nous étoit pas présentée sans dessein, et j'examinai, avec inquiétude, les mouvemens de Marguerite. Elle étoit occupée à rincer quelques petits gobelets d'étain. En les plaçant devant Baptiste, elle vit que mes yeux étoient fixés sur les siens, et saisissant l'instant où elle n'étoit point observée, elle me fit signe avec sa tête de ne pas goûter de cette liqueur, puis elle reprit sa place.

Pendant ce temps-là, notre hôte avoit ôté le bouchon et rempli deux gobelets, qu'il offrit à la Baronne et à moi. La

Baronne fit d'abord quelques difficultés; mais les instances de Baptiste furent si pressantes, qu'elle ne voulut pas le désobliger. Pour moi, craignant de faire naître des soupçons, je n'hésitai pas à prendre la liqueur qui m'étoit présensée. A l'odeur et à la couleur, je vis que c'étoit du Champagne; mais quelques grains de poussière qui flottoient sur la surface, me convainquirent que le vin étoit altéré. Cependant je n'osois pas montrer ma répugnance à le boire. Je le portai à mes lèvres et fis semblant de l'avaler; mais tout-à-coup me levant de ma chaise, je courus à un vase plein d'eau qui étoit à quelque distance, et dans lequel Marguerite avoit rincé les gobelets, et feignant qu'un mal de cœur subit me forçoit de rejeter ce vin, je vidai dans le vase, sans être apperçu, mon gobelet tout entier.

Les brigands parurent alarmés de mon action; Jacques se leva à moitié de sa chaise, mit sa main dans son sein, et j'apperçus le manche d'un poignard. Je revins m'asseoir avec beaucoup de tranquillité, et j'affectai de n'avoir pas pris garde à leurs mouvemens.

« Vous avez bien mal rencontré mon

goût, honnête ami, dis-je à Baptiste. Je ne puis jamais boire du Champagne sans qu'il ne m'incommode aussi-tôt ; j'ai avalé plusieurs gorgées de celui-ci avant de reconnoître sa qualité, et je crains de payer mon imprudente précipitation ».

Baptiste et Jacques se regardèrent, et ce regard étoit plein de défiance.

« Peut-être, dit Robert, l'odeur vous en est désagréable » ; et il vint prendre mon gobelet. Je m'apperçus qu'il examinoit s'il étoit à-peu-près vide.

« Il doit en avoir assez bu », dit-il tout bas à son frère en se rasseyant.

Je lus dans les yeux de Marguerite la crainte où elle étoit que je n'eusse goûté de cette liqueur. D'un regard je la rassurai.

J'attendois, avec inquiétude, l'effet que ce breuvage produiroit sur la Baronne. Je tremblois que les grains de cette poudre flottante ne fussent du poison ; et j'étois au désespoir de ce qu'il m'avoit été impossible de l'avertir du danger. Mais à peine il s'étoit écoulé quelques minutes que je vis ses yeux s'appesantir ; sa tête se renversa sur ses épaules, et elle tomba dans un profond

sommeil. Je feignis de n'y pas faire attention, et je continuai de parler à Baptiste avec autant d'aisance que je pus prendre sur moi d'en montrer. Mais bientôt il ne me répondit plus du même ton qu'auparavant; il me regardoit avec surprise et défiance, et je voyois ces bandits chuchoter souvent entre eux. Ma situation devenoit à chaque instant plus pénible; je soutenois mon rôle de confiance et de tranquillité encore plus mal qu'auparavant. A quoi pouvois-je me déterminer? Chercher à sortir pour avertir les domestiques? Si je l'eusse tenté, j'étois sûr d'être assassiné à la porte par les deux brigands: d'ailleurs je laissois une femme à leur merci. Ayant tout-à-la-fois à craindre de voir arriver leurs complices, et de leur laisser croire que je connoissois leurs desseins, je ne savois comment dissiper les soupçons qu'ils avoient sur moi. Dans ce terrible embarras, Marguerite vint encore à mon secours. Elle passa derrière ses beaux-fils, s'arrêta un moment devant moi, ferma ses yeux, et inclina sa tête sur son épaule. Ce signe, que je compris, me tira d'incertitude. C'étoit me dire qu'il falloit imiter la Baronne, et

feindre que la liqueur faisoit son effet sur moi. Je suivis ce conseil, et bientôt après je parus enseveli dans un profond sommeil.

« Bien ! bien ! s'écria Baptiste, au moment où je me renversois sur ma chaise ; à la fin le voilà endormi ! Je commençois à croire qu'il avoit deviné nos projets, et que nous serions forcés de le dépêcher à tout événement ».

« Et pourquoi ne pas le dépêcher à tout événement, demanda le féroce Jacques? Pourquoi lui laisser le pouvoir de trahir notre secret? Marguerite, donnez-moi un de mes pistolets; un petit mouvement du doigt nous aura bientôt défaits de lui ».

« Et supposé, répondit le père, que nos camarades ne puissent pas arriver cette nuit, quelle jolie figure nous ferons quand les domestiques viendront demain matin nous redemander leur maître. Non, non, Jacques; il faut attendre nos associés. S'ils viennent, nous sommes assez forts pour vaincre les domestiques aussi bien que les maîtres, et le butin est à nous. Si Claude ne les trouve pas à la caverne, il faudra pren-

dre patience, et souffrir que cette proie nous échappe. Ah! garçons, garçons, si vous étiez seulement arrivés cinq minutes plutôt, c'en étoit fait de l'Espagnol, et les deux mille pistoles étoient à nous. Mais vous ne venez jamais quand vous êtes le plus attendus; vous êtes les coquins les plus mal-adroits ».

« Bon! bon! mon père, répondit Jacques; si vous aviez voulu m'en croire, tout cela seroit fini à présent. Vous, Robert, Claude et moi, quand ces étrangers auroient été deux fois plus forts, je vous réponds que nous en serions venus à bout. Quoi qu'il en soit, Claude est parti; il est trop tard pour y penser à présent. Il nous faut attendre patiemment l'arrivée de la troupe, et si les voyageurs nous échappent cette nuit, nous saurons bien les retrouver en route demain ».

« Sans doute, sans doute, dit Baptiste. Marguerite, avez-vous donné aux deux femmes-de-chambre de cette drogue assoupissante » ?

« Oui », fut sa réponse.

« Ainsi, tout va bien. Courage, garçons; quelque chose qui arrive, vous n'aurez pas à vous plaindre. Nul danger

à courir, beaucoup à gagner, et rien à perdre ».

En ce moment j'entendis un grand bruit de chevaux. Oh! combien ce bruit fut terrible à mon oreille! Une sueur froide coula sur mon front, et je sentis approcher toutes les terreurs de la mort.

« Dieu puissant, ils sont perdus » ! s'écria la compatissante Marguerite, avec l'accent du désespoir; et cette exclamation n'étoit pas propre à me rassurer.

Par bonheur, le Bucheron et ses deux fils étoient trop occupés de leurs amis qui arrivoient, pour faire attention à moi; autrement, la violence de mes agitations leur auroit décélé que mon sommeil étoit feint.

« Ouvrez, ouvrez » ! s'écrièrent plusieurs voix en dehors de la maison.

« Oui, oui, répondit Baptiste avec beaucoup de joie; ce sont nos amis, pas de doute. A présent le butin est assuré. Et vîte, garçons, et vîte; conduisez-les à la grange, vous savez quelle y doit être votre occupation ».

Robert se hâta d'ouvrir la porte.

« Mais avant tout, dit Jacques, pre-

nant ses armes, laissez-moi achever ces dormeurs ».

« Non, non! répliqua son père; courez à la grange, où l'on vous attend. Je me charge de ceux-ci et des deux femmes qui sont en haut ».

Jacques obéit et suivit son frère. Ils causèrent quelques minutes avec les nouveaux venus; après quoi j'entendis les brigands descendre de cheval, et, comme je le conjecturai, prendre le chemin de la grange.

« Ils font bien, dit Baptiste, de quitter leurs chevaux pour surprendre les étrangers et tomber sur eux. A présent, mettons-nous à l'ouvrage ».

Je l'entendis s'approcher d'une petite armoire qui étoit au bout de la chambre, et l'ouvrir. Aussi-tôt, je me sentis remuer doucement.

« A présent! c'est à présent»! me dit tout bas Marguerite.

J'ouvris les yeux. Baptiste avoit le dos tourné. Personne autre dans la chambre que Marguerite, et la Baronne endormie. Le scélérat venoit de prendre un poignard dans l'armoire, et sembloit examiner s'il étoit assez tranchant. Je n'avois pas eu la précaution de prendre

des armes à mon départ : mais je vis que ce moment étoit le seul qui pût m'être favorable, et je résolus de le saisir. Je m'élançai de ma chaise, je me jetai sur Baptiste, et lui serrai le cou de mes deux mains avec tant de force, que je l'empêchai de jeter un seul cri. Vous pouvez vous rappeler qu'à Salamanque, j'étois renommé pour la vigueur de mes bras; ils me rendirent en ce moment un bien grand service. Surpris, frappé de terreur, ne pouvant plus respirer, le scélérat n'étoit d'aucune façon en état de me disputer la victoire. Je le jetai par terre, et tandis que je le tenois immobile sous moi, Marguerite lui arrachant le poignard, le lui plongea dans le cœur à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il eût expiré.

Après cet acte horrible, mais nécessaire : « Ne perdons point de temps, me dit Marguerite ; fuyons, c'est notre seule ressource ».

Je n'hésitai point à lui obéir, mais ne voulant pas abandonner la Baronne à la vengeance des brigands, je l'enlevai dans mes bras, quoique toujours endormie, et je me hâtai de suivre Marguerite. Les chevaux des voleurs étoient

attachés près de la porte. Ma conductrice sauta sur un de ces chevaux; je suivis son exemple; je plaçai la Baronne devant moi, et je piquai des deux. Notre unique espérance étoit d'atteindre Strasbourg, dont nous étions bien moins éloignés que le perfide Claude ne me l'avoit dit. Marguerite connoissoit fort bien la route, et galoppoit devant moi. Nous fûmes obligés de passer près de la grange où les voleurs étoient à massacrer nos domestiques. La porte étoit ouverte; nous distinguions les cris des mourans et les imprécations de leurs meurtriers. Ce que je sentis en ce moment est impossible à exprimer.

Jacques entendit le bruit de nos chevaux, à l'instant où nous passions près de la grange. Il courut à la porte avec une torche dans sa main, et reconnut aisément les fugitifs.

«Trahis! trahis! cria-t-il à ses compagnons».

Aussi-tôt ils quittèrent leur sanglant ouvrage, et coururent à leurs chevaux; nous ne pûmes en entendre davantage. J'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval, et Marguerite piqua le sien avec le poignard qui

nous avoit déjà si bien servi. Nous allions avec la vîtesse de l'éclair, et nous eûmes bientôt gagné la plaine. Déjà nous appercevions les clochers de Strasbourg, quand nous entendîmes les voleurs qui nous poursuivoient. Marguerite tourna la tête, et les vit qui descendoient une petite colline à peu de distance. En vain nous pressions nos chevaux; le bruit devenoit plus sensible à chaque instant.

«Nous sommes perdus, s'écria-t-elle, les misérables nous joignent »

« Avançons, avançons, répliquai-je, j'entends les pas de plusieurs chevaux qui viennent de la ville ».

Nous redoublâmes de vîtesse, et nous vîmes bientôt une nombreuse troupe de cavaliers qui arrivoient devant nous à toutes brides. Ils alloient même nous passer, quand Marguerite s'écria: «Arrêtez! arrêtez! sauvez-nous; pour l'amour de Dieu, sauvez-nous ».

Le plus avancé, qui sembloit guider les autres, s'arrêta aussi-tôt.

« C'est elle ! c'est elle ! s'écria-t-il en sautant à bas de cheval. Arrêtez, Monseigneur, arrêtez. Ils sont sains et saufs ! Voici ma mère ».

Au même instant, Marguerite descendit avec précipitation, serra le jeune homme dans ses bras, et le couvrit de baisers. Les autres cavaliers s'arrêtèrent aussi.

« Et la Baronne de Lindenberg, s'écria un autre d'entre eux, où est-elle? N'est-elle pas avec vous » ?

Il s'arrêta en la voyant dans mes bras privée de sentiment. Il la prit aussi-tôt dans les siens. Le profond sommeil où elle étoit plongée lui fit d'abord craindre pour sa vie, mais le battement de son cœur le rassura bientôt.

« Grace à Dieu! dit-il, elle vit, elle est échappée de leurs mains ».

J'interrompis ses transports de joie en lui montrant les brigands qui avançoient. Aussi-tôt la plus grande partie de la troupe, presque toute composée de dragons, se hâta d'aller à eux. Les bandits ne les attendirent pas. Dès qu'ils s'apperçurent qu'à leur tour ils étoient menacés, ils tournèrent bride, et s'enfuirent dans le bois, où ils furent poursuivis par nos libérateurs.

Cependant l'étranger que j'avois deviné être le Baron de Lindenberg, après m'avoir remercié du soin que j'avois

pris de son épouse, nous proposa de retourner en toute diligence à la ville. La Baronne, sur qui les effets du breuvage n'avoient pas encore cessé d'opérer, fut placée devant nous : Marguerite et son fils remontèrent à cheval ; les domestiques du Baron suivirent, et nous arrivâmes bientôt à l'auberge où le Baron avoit pris son logement.

C'étoit à l'Aigle d'Autriche, où mon banquier, à qui j'avois écrit le dessein que j'avois de voir Strasbourg, m'avoit aussi retenu un appartement. Je fus enchanté de demeurer si près du Baron, et d'être à portée de cultiver sa connoissance, que je prévoyois devoir m'être très-utile en Allemagne. A notre arrivée dans l'auberge, la Baronne fut mise au lit. On appela un médecin qui prescrivit une potion propre à combattre les effets du breuvage assoupissant, et qu'il lui fit verser dans la gorge. Le Baron, après avoir confié sa femme aux soins de l'hôtesse, me pria de lui raconter les détails de notre aventure ; je satisfis aussi-tôt à sa demande, car il m'eût été impossible de me livrer au sommeil, dans l'inquiétude où j'étois du sort de Stéphano, que j'avois été

forcé d'abandonner à la furie des brigands. Je ne fus pas long-temps sans apprendre que ce fidèle domestique avoit péri. Les dragons qui avoient poursuivi la bande revinrent tandis que je faisois au Baron le récit qu'il m'avoit demandé. D'après le rapport du Commandant, nous n'eûmes plus à douter de la défaite des voleurs. Le crime et le vrai courage sont incompatibles. Ils s'étoient jetés aux pieds des soldats, s'étoient rendus sans faire la moindre résistance, avoient découvert leur retraite, indiqué le mot d'ordre qui livreroit le reste de la troupe, en un mot, ils avoient donné toutes les marques possibles de bassesse et de lâcheté. De cette manière, toute la bande, composée d'environ soixante scélérats, avoit été prise, garrottée et conduite à Strasbourg. Quelques soldats, ayant un des bandits pour guide, allèrent à la maison de Baptiste; leur premier soin fut de visiter la fatale grange, où ils furent assez heureux pour trouver deux des gens de la Baronne encore en vie, quoique dangereusement blessés. Le reste avoit péri sous les coups des brigands, et

de ce nombre étoit mon infortuné Stéphano.

Alarmés de notre fuite, les scélérats s'étoient hâtés de nous poursuivre, et n'étoient pas entrés dans la maison de Baptiste; aussi les soldats y trouvèrent-ils les deux femmes-de-chambre sans aucune blessure, et dormant du même sommeil que leur maîtresse. Il n'y avoit nulle autre personne dans la chaumière, si ce n'est un enfant de quatre ans, que les dragons emmenèrent avec eux. Nous étions à chercher quel pouvoit être ce petit infortuné, quand Marguerite se précipita dans la chambre où nous étions, tenant cet enfant dans ses bras. Elle se jeta aux pieds du Commandant, et le bénit mille fois pour avoir sauvé son fils.

Après les premiers transports de la tendresse maternelle, je la priai de nous dire comment elle avoit pu être unie à un homme dont les principes me sembloient si différens des siens. Elle baissa les yeux, et versa quelques larmes.

« Messieurs, dit-elle après un moment de silence, j'ai une grace à vous demander. Vous avez droit de connoître quelle est celle à qui vous pouvez être

utile ; je ne chercherai donc pas à me soustraire à l'aveu que vous desirez, quoiqu'il doive me couvrir de honte ; mais permettez-moi d'abréger autant qu'il me sera possible ce triste récit.

» Je suis née à Strasbourg de parens respectables ; leur nom, je dois le cacher en ce moment. Mon père vit encore, et ne mérite pas d'être enveloppé dans mon ignominie. Si vous m'accordez la faveur que je desire, vous saurez mon nom de famille. Un misérable s'étoit rendu maître de mes affections, et pour le suivre je quittai la maison paternelle. Cependant quoique dans mon cœur les passions eussent fait taire la vertu, je ne tombai pas dans cet abandon de tous sentimens d'honneur qui n'est que trop communément le partage des femmes qui ont fait le premier pas dans le vice. J'aimois mon séducteur, je l'aimois passionnément ; hélas ! cet enfant, et son aîné qui a été à Strasbourg vous avertir, Monseigneur le Baron, du danger de votre épouse, ne sont que des gages trop évidens de mon amour pour lui, et même en ce moment, je gémis encore de l'avoir perdu, quoique je lui

doive tous les malheurs de mon existence.

» Il étoit d'une noble origine, mais il avoit dissipé son patrimoine. Ses parens le regardoient comme l'opprobre de leur nom; ils ne voulurent plus le voir. Ses excès attirèrent sur lui l'indignation de la police; il fut obligé de fuir de Strasbourg, et ne trouva d'autre ressource contre la misère que de s'unir aux brigands qui infestoient la forêt voisine, et qui étoient presque tous des jeunes gens de famille, comme lui, ruinés par leur inconduite. J'étois résolue à ne pas l'abandonner. Je le suivis dans la retraite des brigands, et je partageai avec lui la misère inséparable de la vie qu'il menoit. Mais, quoiqu'il ne me fût pas possible d'ignorer que notre existence étoit uniquement soutenue par le pillage, je ne connoissois pas toutes les horreurs attachées à la profession de mon amant; il me les cachoit avec le plus grand soin. Il savoit que mon ame n'étoit pas assez dépravée pour que je pusse voir de sang-froid le carnage et l'assassinat. Il supposoit, avec justice, que j'aurois fui loin des bras d'un meurtrier. Huit ans passés ensemble n'avoient

pas diminué son amour pour moi; et il déroboit scrupuleusement à ma connoissance tout ce qui auroit pu me conduire à soupçonner la nature des crimes auxquels il ne participoit que trop souvent. Je ne découvris qu'après la mort de mon séducteur que ses mains avoient été rougies du sang de l'innocent.

» Une nuit il fut reporté à la caverne, couvert de blessures; il les avoit reçues en attaquant un voyageur anglais que les autres avoient, bientôt après, sacrifié à leur vengeance. Il n'eut que le temps de me demander pardon pour tous les malheurs où il m'avoit entraînée; il pressa mes mains de ses lèvres, et il expira. Mon chagrin fut inexprimable. Lorsque le temps l'eut un peu calmé, je résolus de retourner à Strasbourg, de me jeter avec mes deux enfans aux pieds de mon père et d'implorer son pardon, quoiqu'il me restât bien peu d'espoir de l'obtenir. Quelle fut ma consternation, quand les brigands me dirent qu'une fois entrée dans leur caverne, il ne m'étoit plus permis de la quitter; que jamais ils ne me laisseroient rentrer dans le monde avec le secret de leur retraite, et qu'il falloit,

à l'instant même, accepter un d'entr'eux pour mari. Mes prières et mes remontrances furent vaines. Ils tirèrent ma main au sort, et je devins le partage de l'infâme Baptiste. Un d'entre eux, qui jadis avoit été Moine, nous maria par je ne sais quelle cérémonie, plutôt burlesque que religieuse; moi et mes enfans nous fûmes livrés à mon nouvel époux, qui nous emmena aussi-tôt à sa maison.

» Il m'assura qu'il m'aimoit depuis long-temps; mais que, par égard et par amitié pour mon premier amant, il avoit su contenir ses desirs; il tâcha de me réconcilier avec ma destinée, et pendant quelque temps me traita avec respect et douceur. A la fin, voyant que mon aversion pour lui ne faisoit qu'augmenter, il obtint par la violence les faveurs que je persistois à lui refuser. Il ne me restoit plus aucun moyen de supporter mes peines avec patience; ma conscience me crioit sans cesse que je les avois trop bien méritées. La fuite étoit impossible; mes enfans étoient au pouvoir de Baptiste, et il avoit juré que si je tentois de m'échapper de ses mains, il s'en vengeroit sur eux. La

cruauté de son caractère m'étoit trop bien connue, pour me laisser douter qu'il ne remplît ses sermens. Depuis que j'étois avec lui, une triste expérience m'avoit convaincue des horreurs de ma situation. Bien différent de mon premier amant, Baptiste se faisoit un barbare plaisir de me rendre témoin, malgré moi, des plus affreuses exécutions, et il s'efforçoit de familiariser mes yeux et mes oreilles avec le sang et les cris des victimes.

» Mes passions étoient ardentes, mais mon ame n'étoit pas cruelle; les principes d'une bonne éducation n'en étoient pas effacés. Jugez quel a dû être chaque jour mon supplice, à la vue des crimes les plus horribles et les plus révoltans! Jugez combien je devois gémir d'être unie à un homme qui recevoit le voyageur confiant avec l'air de la franchise et de l'amitié, au moment même qu'il méditoit sa perte! Le chagrin altéra ma constitution; le peu de charmes que m'avoit donnés la nature se flétrit entièrement, et l'abattement de ma figure attestoit les souffrances de mon cœur. Cent fois je fus tentée de mettre fin à mon existence; mais le souvenir de mes

enfans retenoit mon bras. Je tremblois de laisser mes chers enfans au pouvoir de mon tyran, et je tremblois pour leur éducation encore plus que pour leur vie. Le cadet étoit trop jeune pour profiter de mes leçons; mais dans le cœur de l'aîné, je travaillois sans relâche à enraciner des principes de vertu capables de lui faire éviter les crimes de ses parens. Il m'écoutoit avec docilité, et même avec avidité. Dans un âge si tendre, il laissoit déjà voir qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec des brigands; et ma seule consolation, parmi tant de peines, étoit de voir se développer les naissantes vertus de mon cher Théodore.

» Telle étoit ma situation, lorsque Don Alphonso fut conduit à la chaumière par son perfide postillon. Son air, sa jeunesse, ses manières m'intéressèrent vivement pour lui. L'absence des deux fils de Baptiste me fournit une occasion que, depuis long-temps, je desirois trouver, et je résolus de tout risquer pour sauver Don Alphonso. La vigilance de Baptiste ne me permettoit pas de l'avertir des périls qui l'entouroient. Je savois que le moindre

mot échappé eût été suivi de ma mort, et quelque pénible et douloureuse que fût ma vie, je n'avois pas assez de courage pour assurer celle d'un autre à mes dépens. Ma seule espérance étoit de nous procurer du secours de la ville; c'est ce que je résolus de tenter : bien décidée en même temps à prévenir Don Alphonso du piége qu'on lui tendoit, si j'en pouvois trouver l'occasion. Par l'ordre de Baptiste, je montai pour préparer le lit de l'étranger. J'y mis des draps encore teints du sang d'un voyageur égorgé quelques nuits auparavant. J'espérai qu'à cette vue Don Alphonso ouvriroit les yeux sur les funestes projets de Baptiste. Je ne m'en tins pas là. Théodore étoit retenu au lit par son indisposition; je me glissai dans sa chambre sans être vu par mon tyran, et l'instruisis de mon dessein, dans lequel il entra avec beaucoup d'ardeur; il se leva sur-le-champ, quoique malade, et s'habilla très-vîte. Je lui attachai un de ses draps sous les aisselles, et le fis descendre par la fenêtre. Il courut à l'étable, prit le cheval de Claude, et partit pour Strasbourg. Il devoit dire aux brigands, s'il

en rencontroit, que Baptiste l'avoit chargé d'une commission; mais, par bonheur, il arriva à la ville sans trouver aucun obstacle. Sans perdre de temps il se rendit chez le magistrat, et implora son assistance; bientôt le récit fait par Théodore passa de bouche en bouche, et parvint à la connoissance de Monsieur le Baron. Inquiet pour son épouse, qu'il savoit être en route, il trembla qu'elle ne fût dans les mains des voleurs. Il accompagna Théodore, qui servoit de guide aux soldats, et il est arrivé bien à temps pour nous empêcher de retomber au pouvoir de nos ennemis ».

J'interrompis Marguerite, et lui demandai pourquoi l'on m'avoit présenté un breuvage assoupissant. Elle me répondit que Baptiste supposoit que j'avois des armes, et qu'il vouloit me mettre hors d'état de faire résistance; c'étoit une précaution qu'il prenoit toujours, dans la crainte que le désespoir et l'impossibilité de fuir ne portassent les voyageurs à vendre chèrement leurs vies.

Le Baron pria Marguerite de l'instruire du parti auquel elle comptoit

s'arrêter. Je me joignis au Baron, et j'assurai Marguerite de tout mon empressement à lui prouver ma reconnoissance pour la vie qu'elle m'avoit conservée.

« Degoûtée d'un monde dans lequel je n'ai trouvé que des malheurs, nous répondit-elle, mon projet est de me retirer dans un couvent : mais avant tout, je dois songer à mes enfans. Ma mère n'est plus, et je crains bien que ma fuite n'ait avancé le terme de ses jours. Mon père vit : ce n'est pas un homme insensible. Peut-être, Messieurs, malgré mes fautes et mon ingratitude, votre entremise en ma faveur pourroit l'engager à me pardonner, et à prendre soin de ses malheureux petits-fils. Si vous obtenez cette faveur de mon père, vous vous serez acquittés envers moi bien au-delà du service que je vous ai rendu ».

Nous protestâmes à Marguerite que nous ferions tous nos efforts pour fléchir son père; et que, dût-il rester inflexible, elle pouvoit être tranquille sur le sort de ses enfans. Je m'engageai à prendre soin de Théodore, et le Baron promit d'accorder sa protection au plus jeune. Cette mère reconnoissante nous

remercia les larmes aux yeux de ce qu'elle appeloit notre générosité, quoiqu'au fond ce ne fut qu'une dette bien légitimement contractée envers elle. Elle nous quitta pour coucher son enfant, excédé de fatigue et de sommeil.

La Baronne en reprenant l'usage de ses sens, et en apprenant de quel péril je l'avois sauvée, ne trouva point de termes assez forts pour me témoigner sa reconnoissance. Son mari se joignit à elle avec tant d'ardeur pour me presser de les accompagner en Bavière, à leur château, qu'il me fut impossible de ne pas céder à leurs instances. Pendant les huit jours que nous passâmes encore à Strasbourg, les intérêts de Marguerite ne furent pas oubliés : nos démarches auprès de son père eurent tout le succès que nous pouvions desirer. Ce bon vieillard avoit perdu sa femme ; il n'avoit pas d'autre enfant que cette fille infortunée, dont il n'avoit point reçu de nouvelles depuis près de quatorze ans. Il étoit entouré de parens éloignés, qui attendoient sa mort avec impatience pour jouir de sa succession. Aussi, dès que Marguerite, qu'il s'attendoit si peu

de revoir jamais, parut devant lui, il la regarda comme un présent du ciel. Il la reçut elle et ses enfans, les bras ouverts, et voulut absolument qu'à l'instant même elle s'établît avec eux dans sa maison. Les cousins, frustrés dans leur attente, furent obligés de céder la place. Le vieillard ne voulut jamais entendre à ce que sa fille se retirât dans un cloître; il dit qu'elle étoit trop nécessaire à son bonheur, et il obtint d'elle aisément d'abandonner ce dessein. Mais rien ne put engager Théodore à renoncer au plan que j'avois d'abord formé pour lui. Il étoit sincèrement attaché à moi pendant mon séjour à Strasbourg, et quand je fus au moment de partir, il me conjura les larmes aux yeux de le prendre à mon service. Il fit valoir de son mieux tous les petits talens qu'il possédoit, et n'oublia rien pour me persuader qu'il me seroit très-utile en route. J'étois peu disposé à me charger d'un enfant de treize ans, qui ne pouvoit guère que m'embarrasser dans mes voyages; mais je ne pus résister aux instances et à l'attachement de ce jeune homme réellement pourvu de mille qualités estimables. Ce n'est pas

sans peine qu'il amena ses parens à lui permettre de me suivre ; enfin la permission obtenue, il fut décoré du titre de mon page, et après une semaine de séjour en Alsace, Théodore et moi, nous accompagnâmes en Bavière le Baron et son épouse. Nous avions tous les trois forcé Marguerite d'accepter quelques présens assez considérables pour elle et pour l'enfant que nous lui laissions. En la quittant, je promis à cette tendre mère de lui rendre Théodore au bout d'un an.

Lorenzo, je ne vous ai épargné aucun détail de ce récit, pour vous faire bien connoître de quelle manière l'aventurier Alphonso d'Alvarada s'étoit introduit au château de Lindenberg. Jugez, d'après cela, quelle confiance on peut donner aux assertions de votre tante.

CHAPITRE IV.

« Loin de moi, spectre affreux ; rentre « dans le sein de la terre. Ton sang est glacé, « tes ossemens sont vides, tes yeux sont « sans orbite, ces yeux que tu fixes sur moi. « — Disparois, ombre horrible, fantôme « sans réalité » !

MACBETH.

Suite de l'histoire de Don Raymond.

NOUS voyageâmes désormais sans rencontrer d'obstacle, et même assez agréablement. Je trouvai dans le Baron un homme de bon sens, quoiqu'il connût peu le monde, ayant passé la plus grande partie de sa vie dans l'enceinte de ses domaines. On remarquoit une sorte de rusticité dans ses manières ; mais il étoit gai, et d'un caractère franc et amical ; il me montroit des égards, et j'eus tout lieu d'être content de sa conduite envers moi. La chasse étoit sa passion dominante ; il s'en faisoit une occupation sérieuse ; il en parloit avec enthousiasme, comme un guerrier

parle de combats. Assez versé moi-même dans cet exercice, j'eus le honheur, peu de temps après mon arrivée à Lindenberg, de lui donner quelques preuves de ma dextérité; alors je fus à ses yeux un grand homme, et il me voua une amitié éternelle.

Cette particularité ne fut pas pour moi une chose indifférente. J'avois vu, pour la première fois, au château de Lindenberg, la jeune Agnès, votre aimable sœur. Je n'aimois point encore, et je déplorois en secret la froide tranquillité de mon ame; j'aimai bientôt en la voyant : je trouvai dans Agnès tout ce que mon cœur avoit long-temps desiré. Elle avoit à peine seize ans; mais elle étoit déjà formée, grande et jolie : elle possédoit divers talens, et particulièrement la musique et le dessin; elle étoit d'un caractère ouvert, d'une humeur enjouée, et l'aimable simplicité de sa parure et de ses manières contrastoit à son avantage avec les graces artificielles et la coquetterie étudiée des femmes de Paris que je venois de quitter. Je fis, sur ce qui la concernoit, beaucoup de questions à la Baronne.

« Elle est ma nièce, me répondit cette dame. Vous ignorez donc encore, Don Alphonso, que je suis votre compatriote, sœur du duc de Médina-Céli? Agnès est fille de mon second frère Don Gaston; elle est destinée dès le berceau à la vie religieuse, et doit aller incessamment prendre le voile à Madrid ».

Ici Lorenzo interrompit le Marquis par une exclamation de surprise.

« Destinée dès le berceau, dit-il, à la vie religieuse! Par le ciel, c'est la première fois que j'entends parler de ce projet ».

« Je le crois, mon cher Lurenzo, répondit Don Raymond; mais écoutez-moi patiemment. Vous ne serez pas moins surpris quand je vous aurai rapporté quelques particularités de votre propre famille, qui vous sont encore inconnues, et que je tiens de la bouche d'Agnès elle-même ».

Il reprit son récit:

Vous ne pouvez ignorer que vos parens ont été malheureusement esclaves de la plus grossière superstition. Toutes les fois qu'une terreur religieuse s'est fait sentir au fond de leur cœur, elle y

a étouffé tout autre sentiment, toute autre affection. Votre mère, comme elle portoit Agnès dans son sein, fut attaquée d'une maladie dangereuse, et abandonnée par ses médecins. Dans cette situation, Donna Inesilla fit vœu, si elle en revenoit, et si l'enfant qu'elle portoit étoit une fille, de la consacrer à Sainte-Claire, ou si c'étoit un garçon, d'en offrir l'hommage à Saint Benoît. Ses prières furent exaucées; elle guérit. Agnès vint au monde, et fut aussi-tôt destinée au service de Sainte-Claire.

Don Gaston se joignit avec empressement au vœu de son épouse; mais sachant quels étoient les sentimens du duc son frère sur la vie monastique, ils convinrent ensemble de lui cacher soigneusement la destination de votre sœur. Pour tenir ce secret plus en sûreté, il fut résolu qu'Agnès accompagneroit sa tante Donna Rodolphe en Allemagne, où cette dame étoit sur le point de se rendre avec l'époux auquel elle venoit d'être unie, le baron de Lindenberg. A son arrivée, la jeune Agnès fut mise dans un couvent qui se trouvoit à quelques lieues du château de son

oncle. Les religieuses auxquelles son éducation fut confiée, remplirent exactement leur tâche; elles lui firent acquérir à un haut degré de perfection plusieurs talens, et ne négligèrent aucun moyen de lui inspirer le goût de la retraite et des tranquilles plaisirs d'un couvent; mais un secret instinct faisoit vivement sentir au cœur de la jeune fille qu'elle n'étoit point née pour la solitude. Avec toute la liberté de la jeunesse et de l'enjouement, elle traitoit de momeries ridicules la plupart des cérémonies si révérencieusement pratiquées par les Nonnes, et tout son plaisir étoit d'inventer quelque bon tour qui fît bien pester la mère abbesse ou la sœur tourrière.

Quoiqu'elle ne déclarât pas hautement sa répugnance pour la vie monastique, elle la laissoit assez voir. Don Gaston en fut informé; craignant que votre affection pour votre sœur, Lorenzo, ne s'opposât à son éternel malheur, il eut soin de vous cacher, ainsi qu'au Duc, toute l'affaire, jusqu'à ce que le sacrifice pût être consommé. On lui a fait prendre le voile durant votre absence; on n'a pas dit un mot du vœu

de Donna Inesilla ; on ne laissa jamais à votre sœur, durant son séjour en Allemagne, la faculté de vous adresser une lettre : toutes celles que vous lui écriviez étoient lues avant de lui être remises ; on en effaçoit sans ménagement tout ce qui pouvoit lui inspirer des idées mondaines. Toutes ses réponses étoient dictées ou par sa tante, ou par la dame Cunégonde, sa gouvernante. J'appris une partie de ces particularités d'Agnès, l'autre de la Baronne elle-même.

Je me déterminai sur-le-champ à sauver, s'il étoit possible, cette aimable fille du sort affreux dont elle étoit menacée. Je cherchai à me concilier son affection ; je fis valoir auprès d'elle l'amitié intime qui m'unit à vous. Elle m'écoutoit si attentivement ! elle prenoit tant de plaisir à m'entendre faire votre éloge ! ses yeux me remercioient avec une expression si tendre de mon affection pour son frère ! Enfin mon attention constante à la consoler, à lui plaire, parvint à me gagner son cœur, et je la contraignis, non sans difficultés, à avouer naïvement qu'elle m'aimoit. Cependant lorsque je lui proposai

de quitter le château de Lindenberg; elle refusa formellement de souscrire à ma proposition.

« Soyez généreux, Alphonso, me dit-elle; je vous ai donné mon cœur, n'abusez point de ma tendresse; n'employez point votre ascendant sur mes sentimens pour m'entraîner dans une démarche dont j'aurois à rougir. Je suis jeune et sans appui; mon frère, qui est mon seul ami, est séparé de moi, et mes autres parens me traitent en ennemis. Que ma situation vous inspire de la pitié; ne cherchez point à me séduire; au lieu de me pousser à une action qui me couvriroit de honte, tâchez plutôt de vous concilier l'affection de ceux dont je dépends. Le Baron vous estime; ma tante, impérieuse et hautaine envers tout autre, n'oublie point qu'elle vous doit la vie, et pour vous seul elle est affable et bonne. Essayez donc votre pouvoir sur leur esprit; s'ils consentent à notre union, ma main est à vous. Ami de mon frère, vous obtiendrez, je n'en doute point, son approbation; et quand mes parens verront l'impossibilité d'exécuter leur projet, j'ose espérer qu'ils excuseront

ma désobéissance, et qu'ils sauront, par quelque autre sacrifice, dégager ma mère du vœu fatal dont on attend de moi l'accomplissement ».

Autorisé par l'aveu d'Agnès, et par cette déclaration naïve de ses pensées et de ses vues, je redoublai d'attention envers ses parens, et crus devoir diriger mes principales batteries du côté de la Baronne. J'avois pu aisément appercevoir que chacune de ses paroles avoit dans le château force de loi, et que son mari, qui la regardoit comme un être supérieur, déféroit sans réserve à toutes ses volontés.

La Baronne étoit âgée d'environ quarante ans; elle avoit été belle dans sa jeunesse; mais ses charmes avoient pu être rangés dans la nombreuse catégorie de ceux qui soutiennent mal le choc des années; cependant il lui restoit encore quelques traits de beauté. Son jugement étoit sain et fort, quand il n'étoit point obscurci par le préjugé; mais ce cas étoit malheureusement fort rare. Ses passions étoient vives; elle n'épargnoit ni soins ni peines pour les satisfaire, et quiconque s'opposoit à ses volontés, devoit redouter sa ven-

geance. Amie ardente ou implacable ennemie, telle étoit la Baronne de Lindenberg.

Je mis tout en usage pour lui plaire, et je ne réussis que trop complètement; elle parut flattée de mes soins, et me traita avec tant de distinction, que j'en fus par fois alarmé. Une de mes occupations journalières étoit de lui faire des lectures; j'y consumois des heures entières, des heures que j'aurois pu passer avec Agnès! Cependant, toujours persuadé que ma complaisance pour sa tante avançoit l'heureux instant de notre union, je me soumettois de bonne grace à la tâche qui m'étoit imposée. La bibliothèque de Donna Rodolphe étoit principalement composée de vieux romans espagnols, et régulièrement chaque jour un de ces volumes étoit remis en mes mains. C'étoient les longues aventures de *Perce-Forêt*, de *Palmerin d'Angleterre*, et du *Chevalier du Soleil*. Je les lisois jusqu'à ce que l'ennui me fît tomber le livre des mains; cependant le plaisir toujours croissant que la Baronne sembloit prendre à ma société m'encourageoit, et je persévérois. Elle me donna même

un jour une preuve d'affection si marquée, qu'Agnès pensa qu'il étoit temps de déclarer à sa tante notre affection mutuelle.

Un soir que j'étois seul avec Donna Rodolphe dans son appartement (comme nos lectures ne rouloient guère que sur l'amour, Agnès n'y étoit jamais admise), je me félicitois intérieurement de voir enfin arriver le terme des amours de *Tristan* et de la reine *Iseult*. « Ah, les infortunés! s'écria la Baronne, qu'en dites-vous, Alphonso? Croyez-vous qu'il puisse exister un homme capable d'un attachement si sincère et si désintéressé »?

« Je n'en doute point, Madame; car mon propre cœur m'en fournit un exemple. Ah! Donna Rodolphe, puis-je espérer que vous approuverez mon amour? puis-je vous nommer celle que j'aime, sans craindre d'encourir votre ressentiment »?

« Si je vous épargnois un aveu, dit-elle en m'interrompant; si je vous disois que l'objet de vos desirs m'est connu; si je vous disois encore que votre affection est payée de retour, et que celle que vous aimez déplore aussi sincè-

rement que vous-même le malheureux engagement qui la sépare de vous.... »?

« Ah ! Donna Rodophe, m'écriai-je en me jetant à ses pieds et pressant sa main contre mes lèvres, vous avez découvert mon secret ; prononcez l'arrêt de mon sort. Puis-je compter sur votre faveur, ou dois-je me livrer au désespoir »?

Elle voulut retirer sa main, je la retins ; de l'autre elle se couvrit les yeux, en détournant la tête.

« Comment pourrois-je vous refuser, dit-elle? Ah! Don Alphonso, j'apperçois depuis long-temps vos attentions ; j'ignorois jusqu'à ce moment la force de l'impression qu'elles faisoient sur mon cœur ; mais je ne puis dissimuler désormais ma foiblesse, ni à moi-même ni à vous. Je cède à la violence de ma passion ; Alphonso, je vous adore. — Pendant trois mois entiers j'ai tâché vainement d'étouffer ma tendresse ; elle est trop forte, je ne résiste plus à son impétuosité. Orgueil, crainte, honneur, respect de moi-même, mes engagemens avec le Baron, elle a tout surmonté ; je sacrifie tout à mon amour pour vous,

bien assurée que ce n'est point encore payer assez cher la possession de votre cœur ».

Elle attendit pendant quelques instans une réponse. Imaginez, Lorenzo, quelle dut être ma confusion. Je sentis tout-à-coup la force de l'obstacle que moi-même j'avois imprudemment élevé entre Agnès et moi. La Baronne avoit pris pour son compte ces attentions dont j'attendois d'Agnès seule la récompense. L'énergie de ses expressions, les regards qui les accompagnoient, et la connoissance que j'avois de ses dispositions vindicatives, tout me fit trembler pour moi-même et pour celle que j'aimois. Ne sachant comment répondre à sa déclaration, tout ce que me fournit en ce moment mon imagination, sur la résolution de la détromper à l'instant même, sans cependant lui nommer Agnès. La vive tendresse qu'un moment auparavant on eût pu lire dans tous mes traits, avoit fait place à la consternation. J'abandonnai sa main et me levai : ce changement subit n'échappa point à son observation.

« Que veut dire ce silence, repritelle d'une voix tremblante? où sont

ces transports auxquels j'ai cru devoir m'attendre »?

« Pardon, Madame, répondis-je; l'honneur m'oblige de vous dire que vous êtes dans l'erreur. Vous avez pris pour les sollicitudes de l'amour ce qui n'étoit que l'empressement attentif de l'amitié; ce dernier sentiment est le seul que j'aie desiré de vous inspirer. Mon respect pour vous, ma reconnoissance envers le Baron, n'auroient pas été peut-être des obstacles suffisans contre le pouvoir de vos charmes; ils sont faits, Madame, pour captiver le cœur le plus insensible, s'il n'est point rempli par un autre objet; mais le mien, et c'est sans doute un bonheur pour moi, depuis long-temps n'est plus à ma disposition. Si j'en eusse été le maître, j'aurois eu inévitablement à me reprocher toute ma vie d'avoir violé les loix de l'hospitalité. Rappelez-vous, noble Segnora, ce que vous-même devez à l'honneur, ce que je dois au Baron, et daignez m'accorder, au lieu de ces sentimens que je ne puis jamais payer de retour, votre estime et votre amitié».

Cette déclaration formelle et inattendue fit pâlir la Baronne.

« Traître ! s'écria-t-elle, monstre de perfidie, c'est ainsi qu'est reçu l'aveu de mon amour ! As-tu espéré ?.... Mais non ; cela n'est point, cela ne peut pas être..... Alphonso, voyez-moi à vos pieds, soyez témoin de mon désespoir, regardez d'un œil de pitié une femme qui vous aime tendrement. Celle qui possède votre cœur, comment a-t-elle pu le mériter ? Quel sacrifice vous a-t-elle fait ? Quelles sont les qualités extraordinaires qui la placent au-dessus de Rodolphe » ?

Je voulus la relever.

« Pour Dieu, Segnora, réprimez ces transports ; ils sont désagréables et pour vous et pour moi. Si vos gens entendoient ces exclamations ! Si votre secret étoit divulgué ! Je vois que ma présence seule vous irrite, permettez-moi de me retirer ».

Je me préparois à sortir ; la Baronne me saisit tout-à-coup par le bras.

« Et quelle est, dit-elle d'un ton menaçant, cette heureuse rivale ? je veux la connoître, je veux.... Elle est sous ma dépendance ; oui, vous sollicitez pour elle ma faveur, ma protection. Je saurai la trouver ; je lui ferai souffrir

tout ce que l'amour outragé est capable d'inventer. Qui est-elle ? répondez-moi sur-le-champ. N'espérez pas la soustraire à ma vengeance; de fidèles agens vont épier vos démarches, vos actions, vos regards; oui, vos yeux mêmes me découvriront ma rivale ; et quand je la connoîtrai, tremblez, Alphonso, pour elle et pour vous ».

Elle prononça ces derniers mots d'un ton si furieux, qu'à peine elle pouvoit respirer ; elle palpita, gémit et tomba évanouie ; je la soutins dans mes bras et la plaçai sur un sofa. Courant alors vers la porte, j'appelai ses femmes à son secours, et l'ayant confiée à leurs soins je me hâtai de sortir.

Agité et confus au-delà de toute expression, j'entrai dans le jardin. A quoi devois-je me décider, quel parti prendre ? Cette malheureuse passion de la tante, l'inexorable superstition des parens d'Agnès, offroient des obstacles à notre union presque insurmontables. Devois-je lui faire part de cette aventure, ou ne devois-je pas plutôt partir sans la voir, sauf à employer d'autres moyens pour la préserver du sort qui la menaçoit ?

Je me promenois à grands pas, dans cette cruelle indécision, lorsque, venant à passer devant une salle basse dont les fenêtres donnoient sur le jardin, j'apperçus Agnès assise à une table. Trouvant la porte entr'ouverte, j'entrai; elle étoit occupée à dessiner, et plusieurs exquisses imparfaites étoient éparses autour d'elle.

« Oh! ce n'est que vous, dit-elle en levant les yeux, je puis continuer mon occupation sans cérémonie; prenez une chaise, et asseyez-vous à côté de moi »?

J'obéis; je me plaçai près de la table, et ne sachant trop ce que je faisois, je me mis à examiner quelques-uns des dessins qui se trouvoient sous mes yeux; un de ces sujets me frappa par sa singularité. L'esquisse représentoit la grande salle du château de Lindenberg; dans le fond on voyoit une porte à demi-ouverte, conduisant à un escalier étroit; sur l'avant-scène étoit un groupe de figures dans des attitudes grotesques; toutes exprimoient la terreur. Ici l'on voyoit un homme priant dévotement, à genoux et les yeux élevés vers le ciel; là, un autre marchoit à quatre pieds;

quelques-uns cachoient leur visage dans leurs vêtemens ou dans le sein de leurs compagnons; quelques autres s'étoient blottis sous la table, où l'on voyoit les restes d'un grand souper; d'autres encore, avec des yeux effarés et la bouche béante, regardoient fixement un objet, qu'on devinoit être seul la cause de ce désordre. Cet objet étoit une femme d'une haute stature et d'une taille assez svelte, sous l'habit de quelqu'un de nos ordres religieux. Son visage étoit voilé; à son bras étoit pendu un chapelet; son vêtement étoit, en plusieurs endroits, parsemé de gouttes de sang, qui couloient d'une large blessure qu'on voyoit à son côté. D'une main elle tenoit une lampe, et de l'autre, un énorme couteau; elle sembloit s'avancer vers les grilles de fer de la salle.

« Que signifie ceci, ma chère Agnès, lui dis-je? Est-ce quelque sujet de votre invention »?

Elle jeta les yeux sur le dessin. « De mon invention? Non, vraiment, dit-elle. Ce sujet est sorti de quelques têtes beaucoup meilleures que la mienne. Comment! il est possible que vous ayez résidé trois mois entiers au château de

Lindenberg sans entendre parler de la *Nonne sanglante* »?

Voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom. Et quelle est, je vous prie, cette aimable Nonne ?

» C'est ce que je ne puis vous dire bien précisément. Tout ce que j'en connois n'est que le résultat d'une ancienne tradition qui s'est perpétuée dans cette famille de père en fils, et à laquelle on croit fermement dans toute l'étendue des domaines du Baron. Celui-ci y croit lui-même; et quant à ma tante, dont l'esprit est naturellement porté au merveilleux, elle révoqueroit plutôt en doute les vérités de la Bible, que l'admirable histoire de la *Nonne sanglante*. Voulez-vous que je vous la raconte »?

« Oui, répondis-je, vous m'obligerez beaucoup ». Alors plaçant devant elle son dessin :

« Vous saurez, dit-elle d'un ton comiquement grave, qu'il n'est pas une des Chroniques des siècles passés, qui fasse mention de ce remarquable personnage; chose étonnante! Je voudrois bien vous raconter sa vie; mais malheureusement elle n'a été connue qu'après sa mort. Ce n'est qu'alors qu'elle

a jugé à propos de faire du bruit dans le monde, et c'est le château de Lindenberg qu'elle a choisi pour le théâtre de ses exploits, ce qui fait du moins honneur à son bon goût. Elle s'y établit donc dans un des plus beaux appartemens, et le commencement de ses opérations, ou de ses amusemens, fut de faire danser avec grand bruit dans le milieu de la nuit les chaises et les tables. Peut-être étoit-elle somnambule; mais c'est ce que je ne saurois positivement assurer. Cet amusement, dit la tradition, commença il y a environ cent ans; il étoit toujours accompagné de cris, de hurlemens, de gémissemens, de juremens et d'autres semblables gentillesses. Mais quoiqu'un des appartemens fût plus particulièrement honoré de ses visites, les autres n'en étoient pas totalement privés. Elle venoit de temps en temps se promener dans les antiques galeries et les salles spacieuses du château; d'autres fois elle s'arrêtoit devant toutes les portes, et là, pleuroit, se lamentoit, et remplissoit de terreur tous ceux qui l'entendoient. Dans ses excursions nocturnes, elle a été vue par plusieurs

personnes, qui décrivent toutes son costume, tel que vous le voyez ici représenté par la main de sa très-fidelle et très-humble historiographe ».

La singularité de ce récit excitoit insensiblement mon attention.

« Et dites-moi, parle-t-elle à ceux qui la rencontrent » ?

« Non, jamais. Ce que l'on connoît de son caractère et de ses talens nocturnes, n'invite point du tout à lier conversation avec elle. Quelquefois tout le château retentit de ses sermens, de ses exécrations; un moment après elle répète ses patenôtres. Après avoir proféré, en hurlant, les plus horribles blasphêmes, tout-à-coup elle chante le *De profundis* aussi méthodiquement que si elle étoit encore au chœur. C'est, en un mot, une dame fort capricieuse; mais, soit qu'elle prie, soit qu'elle maudisse, qu'elle se montre impie ou dévote, elle épouvante également ses auditeurs. Le château devint presque inhabitable, et celui qui en étoit alors possesseur fut tellement effrayé de ces visites noctures, qu'un beau matin on le trouva mort de peur dans son lit. Ce succès parut faire beaucoup de

plaisir à la Nonne; car elle fit alors plus de tapage que jamais. Mais le nouveau Baron, successeur du défunt, se montra un peu trop fin pour elle; il ne parut au château qu'accompagné d'un célèbre exorciseur de ses amis, qui osa s'enfermer lui-même une nuit entière dans la chambre habitée par l'effrayante Religieuse. Il paroît qu'il y eut alors entre elle et lui de vifs débats; il paroît même que l'exorciseur eut beaucoup d'ascendant sur elle; que si elle montroit de l'obstination, son antagoniste en montra encore plus, car il obtint par accommodement que, si on laissoit à sa libre disposition le logement qu'elle occupoit dans le château, elle laisseroit du moins dormir en repos les autres habitans. Pendant quelque temps, après cette convention, on n'en eut plus de nouvelles; mais cinq ans après l'exorciseur vint à mourir, et la Nonne alors se hasarda à reparoître; cependant elle étoit devenue beaucoup plus traitable. Elle se premenoit en silence, et ne paroissoit jamais qu'une fois en cinq ans, usage qu'elle a conservé jusqu'à ce jour, si l'on en croit le Baron. Il est très-inti-

mement persuadé que tous les cinq ans, au 5 du mois de mai, aussi-tôt que l'horloge du château a frappé une heure après minuit, la porte de la chambre habitée par la Nonne s'ouvre (notez que cette porte est condamnée depuis près de cent ans); le spectre en sort avec sa lampe et son poignard, descend l'escalier de la tour de l'est, et traverse la grande salle. Cette nuit-là le portier, par respect pour l'apparition, laisse toujours les portes du château ouvertes; ce n'est pas que l'on croie cette précaution nécessaire, car on sait bien que la Nonne pourroit fort aisément passer par le trou de la serrure si elle le jugeoit à propos (quoiqu'elle paroisse, au moins en quelques circonstances, être véritablement un corps, puisqu'elle fait, dit-on, du bruit en marchant), mais on veut ici lui faire politesse, et ne pas l'obliger à sortir d'une manière peu conforme à la dignité de sa seigneurie ».

« Et où va-t-elle après qu'elle est ainsi sortie du château » ?

« Au ciel, à ce que j'imagine : cependant il ne paroît pas que ce séjour soit fort de son goût, car elle en revient

régulièrement après une heure d'absence. La dame rentre alors dans sa chambre, où elle reste de nouveau tranquille pendant l'espace de cinq autres années ».

« Et vous croyez à tout cela, Agnès »?

« Pouvez-vous me faire une pareille question ? Non, Alphonso, je n'y crois pas. J'ai trop lieu de déplorer, pour mon propre compte, les effets de la superstition pour en pouvoir être entichée moi-même. Cependant, je ne dois pas laisser voir à la Baronne mon incrédulité : elle n'a pas le plus léger doute sur la réalité de cette histoire. Quant à la dame Cunégonde, ma gouvernante, elle affirme avoir vu le spectre de ses deux yeux il y a quinze ans. Elle m'a raconté un de ces soirs comment elle et plusieurs autres domestiques avoient été interrompus dans un souper, et épouvantés par l'apparition de la *Nonne sanglante*. C'est le nom qu'on lui donne dans tout le château, et c'est d'après ce récit que j'ai tracé cette esquisse, où vous pouvez croire que je n'ai pas oublié de placer ma vénérable gouvernante. Je n'oublierai jamais dans quel excès de colère elle est entrée, et com-

bien elle m'a paru laide, lorsqu'en voyant ce dessin elle m'a querellée pour l'avoir faite si ressemblante ».

Ici elle me montra une figure grotesque de vieille femme dans une attitude de terreur.

En dépit de la mélancolie qui pesoit sur mon ame, je ne pus m'empêcher de rire, en appercevant ce fruit de l'imagination vive et gaie d'Agnès. Elle avoit parfaitement conservé la ressemblance de Cunégonde; mais elle avoit si ingénieusement exagéré les défauts de son visage et rendu chaque trait si ridicule, que je conçus sans peine quelle avoit dû être la colère de la duègne.

« La figure est admirable, ma chère Agnès; je ne savois pas que vous possédassiez à ce point le talent de saisir le ridicule ».

« Un moment, dit-elle en se levant, je veux vous montrer une figure encore plus ridicule, et dont vous pourez disposer à votre gré. Venez avec moi ».

Elle entra alors dans un cabinet un peu écarté, ouvrit un tiroir, ensuite une boîte, et en tira un médaillon con-

tenant un dessin couvert d'un cristal.

« Connoissez-vous l'original de ce portrait, dit-elle en souriant » ?

« C'est vous-même, mécriai-je; et vous me le donnez, Agnès !... ».

Transporté de joie, je le pressai contre mes lèvres, et me jetant à ses pieds, je lui témoignai avec les expressions les plus tendres ma reconnoissance. Elle m'écoutoit avec bonté, et m'assuroit qu'elle partageoit mes sentimens, lorsque je fus tout-à-coup réveillé par un cri perçant qu'elle poussa en retirant sa main, que je pressois dans les miennes, et en se sauvant par une porte qui donnoit sur le jardin. Etonné de ce mouvement, je me relève, et j'apperçois près de moi la Baronne, presque suffoquée par l'excès de sa fureur jalouse. Au sortir de son évanouissement, elle avoit mis son imagination à la torture pour deviner quelle pouvoit être sa rivale. Agnès étoit la première sur qui devoient naturellement se porter ses conjectures, qui se changèrent alors en certitude. Se proposant d'interroger Agnès, elle étoit entrée à petit bruit, précisément à l'instant où celle-ci me donnoit son portrait; elle avoit entendu

mes tendres protestations, et m'avoit vu à ses genoux.

« Mes soupçons étoient donc justes, dit-elle après quelques instans de silence ; la coquetterie de ma nièce a triomphé, et c'est à elle que je suis sacrifiée. Cependant j'ai, dans mon malheur, quelques motifs de consolation ; je ne serai pas seule trompée dans mon attente ; et vous aussi, vous connoissez ce que c'est que l'amour sans espoir. J'attends tous les jours, pour Agnès, l'ordre de se rendre près de ses parens. Aussi-tôt après son arrivée elle prendra le voile, et vous pourrez, Monsieur, porter votre tendresse ailleurs. Epargnez-vous, de grace, des sollicitations, ajouta-t-elle, sans me permettre de parler ; ma résolution est inébranlable. Votre amante restera jusqu'à son départ prisonnière dans ma chambre. Quant à vous, Don Alphonso, je dois vous informer que votre présence ici ne peut plus être agréable ni au Baron ni à son épouse. Ce n'est pas pour conter des douceurs à ma nièce que vos parens vous ont envoyé en Allemagne, c'est pour y voyager ; et je me reprocherois de mettre plus long-temps obstacle à

un si louable dessin. Adieu, Monsieur, souvenez-vous que demain dans la matinée, nous devous nous voir pour la dernière fois».

Quand elle m'eut ainsi donné mon congé en bonne forme, elle me lança un regard à la fois méprisant et malicieux, et sortit. Je me retirai à mon appartement, et passai la nuit à rêver aux moyens de soustraire Agnès au pouvoir tyrannique de sa tante.

Après la déclaration formelle de la Baronne, il m'étoit impossible de faire un plus long séjour au château de Lindenberg. J'annonçai donc dès le lendemain matin mon intention de partir sur-le-champ. Cette résolution parut faire sincèrement de la peine au Baron; il me montra même, à cette occasion, un attachement si vif, que je crus devoir le mettre, s'il étoit possible, dans mes intérêts; mais à peine eus-je prononcé le nom d'Agnès, qu'il m'interrompit brusquement, en me déclarant qu'il lui étoit absolument impossible de se mêler de cette affaire. Je vis que je perdrois mes réprésentations; la Baronne le gouvernoit despotiquement, et la réponse du Baron m'annonçoit

clairement qu'elle avoit déjà parlé.

Agnès ne parut point ; je demandai la permission de prendre congé d'elle ; ma demande fut rejetée. Je fus obligé de partir sans la voir.

Le Baron, en me quittant, me prit la main affectueusement, et m'assura qu'aussi-tôt que sa nièce seroit partie, je pouvois regarder sa maison comme la mienne.

« Adieu, Don Alphonso », me dit la Baronne en me tendant la main.

Je pris cette main, je la portois à mes lèvres; elle ne le permit pas, voyant son mari à l'autre bout de l'appartement.

« Prenez soin de vous-même, continua-t-elle ; mon amour s'est changé en haine, et ma vanité blessée ne restera pas oisive. Allez où vous voudrez, ma vengeance vous suivra ; adieu ».

Ces mots furent accompagnés d'un regard foudroyant. Je ne répondis point; je me hâtai de quitter le château.

En sortant de la cour, dans ma chaise de poste, je regardai aux fenêtres de votre sœur ; elle n'y étoit pas. Je m'enfonçai désespéré dans la voiture.

J'avois alors, pour toute suite, un domestique français que j'avois pris à Strasbourg, à la place de Stéphano, et le petit page dont je vous ai déjà parlé. La fidélité, l'intelligence et la bonne humeur de Théodore me l'avoient déjà rendu cher; mais en ce moment il me rendoit, à mon insu, un service bien propre à me le faire aimer encore davantage. A peine avions-nous fait une demi-lieue au sortir du château, qu'après avoir galoppé à toute bride, il nous rejoignit, et s'approchant de ma chaise :

« Prenez courage, me dit-il en langue espagnole, qu'il commençoit à parler très-couramment; tandis que vous étiezavec le Baron, j'ai épié le moment où la dame Cunégonde étoit descendue, et suis monté à la chambre au-dessus de celle de Mademoiselle Agnès. Je me suis mis à chanter, aussi haut que je l'ai pu, un air allemand qu'elle chante souvent, espérant qu'elle reconnoîtroit ma voix. Elle l'a reconnue en effet; sa fenêtre s'est ouverte; j'ai laissé tomber un cordon dont je m'étois pourvu. Ayant entendu, après quelques instans, sa fenêtre se refermer, j'ai retiré

doucement, et sans me laisser voir, le cordon, au bout duquel j'ai trouvé ce petit billet attaché ».

Il me présenta alors un papier à mon adresse. Je l'ouvris avec impatience; il contenoit les mots suivans, écrits au crayon :

« Cachez-vous dans quelque village
» voisin pendant une quinzaine. Ma
» tante croira que vous avez quitté
» Lindenberg, et me rendra la liberté.
» Dans la nuit du 30 de ce mois, je
» serai à minuit au pavillon de l'ouest.
» Ne manquez pas de vous y trouver,
» et nous pourrons concerter ensemble
» nos plans pour l'avenir : adieu.

» AGNÈS ».

La lecture de ce billet me causa la joie la plus vive; je ne trouvai point de mots pour témoigner à Théodore l'excès de ma reconnaissance. Son attention et son adresse méritoient véritablement les plus grands éloges. Vous croirez aisément que je ne lui avois point fait confidence de ma passion pour Agnès; mais son coup-d'œil étoit fort juste, il avoit deviné mon secret; et, aussi discret qu'il étoit clairvoyant,

il avoit gardé pour lui seul ses remarques. Notez encore qu'ayant observé en silence tout le progrès de cette affaire, il ne s'en étoit mêlé qu'à l'instant même où mon intérêt avoit exigé indispensablement son intervention. J'admirai également son bon sens, sa pénétration, son adresse et sa fidélité. Ce n'étoit pas la première preuve qu'il me donnoit de sa promptitude et de sa capacité. Durant mon séjour à Strasbourg, il avoit appris en très-peu de temps, et avec beaucoup de succès, les élémens de la langue espagnole; il passoit la plus grande partie de son temps à lire; il étoit fort instruit pour son âge, et réunissoit aux avantages d'une jolie tournure, d'une figure agréable, ceux d'un jugement fort sain et d'un excellent cœur. Son âge est à présent quinze ans; il est toujours à mon service, et quand vous le verrez, je suis sûr qu'il vous plaira. — Excusez cette digression; je reviens à mon sujet.

Fort empressé de suivre exactement les instructions d'Agnès, je fis route jusqu'à Munich. Là, je laissai ma chaise sous la garde de Lucas, mon domesti-

que francais, et revins à cheval jusqu'à un petit village éloigné de deux lieues tout au plus du château de Lindenberg. Après avoir retenu dans une auberge l'appartement le plus isolé, je fis à l'aubergiste une histoire imaginaire, afin qu'il ne s'étonnât point de notre long séjour dans sa maison. Le bonhomme étoit heureusement crédule et peu curieux; il crut tout ce que je lui dis, et ne chercha point à en savoir plus. Théodore seul étoit avec moi; nous étions tous deux déguisés, et, sortant rarement l'un et l'autre de notre appartement, nous n'excitâmes aucun soupçon; la quinzaine se passa de cette manière. Cependant j'eus dans cet intervalle l'occasion de me convaincre par moi-même qu'Agnès étoit rendue à la liberté; je la vis passer dans le village, accompagnée de la vieille Cunégonde.

« Quelles sont ces dames, dis-je à mon hôte, comme la voiture passoit »?

« La nièce du Baron de Lindenberg, répondit-il, avec sa gouvernante. Elle va régulièrement tous les vendredis au couvent de Sainte-Catherine, où elle a été élevée, et qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici ».

Vous imaginez aisément avec quelle impatience j'attendis le vendredi suivant. Je vis de nouveau ma chère Agnès; elle-même m'apperçut comme elle passoit devant la porte de l'auberge. La rougeur qui couvrit tout-à-coup ses joues, m'annonça qu'elle m'avoit reconnu à travers mon déguisement. Je la saluai profondément ; elle ne me répondit que par un léger mouvement de tête, comme on rend le salut à un inférieur, et regarda de l'autre côté, jusqu'à ce que la voiture fût passée.

Cette soirée, si long-temps attendue, si long-temps desirée, arriva. Elle étoit calme, et la lune brilloit de tout son éclat. Aussi-tôt qu'il fut onze heures, je partis pour le rendez-vous. Théodore s'étoit pourvu d'une échelle ; j'escaladai sans difficulté les murs du jardin ; le page me suivit et tira l'échelle après lui. Je gagnai alors le pavillon de l'ouest. et là, j'attendis impatiemment l'arrivée d'Agnès. A chaque léger souffle dont le vent agitoit les arbres, à chaque feuille qu'il faisoit tomber, je croyois entendre son pas, et me levois pour aller au-devant d'elle. Ainsi je passai une heure entière, dont les momens me parurent

autant de siècles. L'horloge du château sonna enfin minuit, et après un autre quart-d'heure, passé dans les mêmes transes, j'entendis enfin le pied léger d'Agnès, qui s'approchoit avec beaucoup de précaution. Elle parut; je la conduisis à un siége, et là, me jetant à ses pieds, je lui exprimai toute ma reconnoissance.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, Alphonso, dit-elle en m'interrompant; les momens sont précieux; je ne suis plus à la vérité consignée dans ma chambre, mais Cunégonde épie toutes mes démarches. Un exprès est arrivé de la part de mon père; je dois partir incessamment pour Madrid, et c'est avec beaucoup de peine que j'ai obtenu une semaine de délai. La superstition de mes parens, soutenue par les représentations de ma cruelle tante, ne me laisse aucun espoir de parvenir à les fléchir. J'ai donc résolu, dans cette alternative, de me confier à votre honneur; fasse le ciel que je n'aie jamais lieu de me repentir de ma résolution! La fuite est mon unique ressource pour me sauver des horreurs de l'esclavage monastique, et l'imminence du danger

doit faire excuser mon imprudence ».

« Oh! partons, lui dis-je, partons dès ce soir même, ma chère Agnès.... ».

« Non, répondit-elle en m'interrompant, les mesures ne sont pas prises pour une prompte fuite. Il y a d'ici à Munich au moins deux journées de chemin ; les émissaires actifs de ma tante nous auroient arrêtés peut-être avant que nous fussions sortis des dépendances du Baron. D'ailleurs, mon absence du château ne souffriroit qu'une seule interprétation, et il n'y auroit point de doute sur le motif de ma disparition. Pour ne rien confier au hasard, et pour égarer plus sûrement l'attention des surveillans, j'ai conçu un autre projet qui vous paroîtra peut-être bizarre, mais que je regarde comme infaillible, et que j'aurai le courage d'exécuter. Ecoutez-moi :

« Nous sommes aujourd'hui au 30 avril. C'est dans la nuit du 5 mai, c'est-à-dire, dans cinq jours, que doit avoir lieu l'apparition de cette Religieuse fantastique. Dans ma dernière visite au couvent, je me suis procuré un habit convenable pour jouer ce rôle ; une amie que j'y ai laissée, et à qui je n'ai

pas fait scrupule de confier mon secret, a consenti à me prêter un de ses habits religieux ; j'ai trouvé ailleurs le reste de l'accoutrement, et ma taille et ma stature répondent assez bien à ce qu'on rapporte de la Nonne.... ».

Cette idée me réjouit infiniment.

« Dans cet intervalle, continua Agnès, vous aurez le temps de vous procurer une voiture bien attelée, avec laquelle vous m'attendrez à peu de distance de la grande porte du château. Aussi-tôt que l'horloge sonnera une heure, je sortirai de ma chambre dans mon attirail de spectre : tous ceux que je pourrai rencontrer seront trop effrayés pour s'opposer à ma sortie. J'atteindrai aisément la porte principale, et me remettrai alors sous votre protection. Ainsi notre fuite sera plus prompte et plus sûre ; dans le trouble on s'appercevra moins promptement de ma disparition ; les soupçons, du moins, se partageront ; peut-être même la regardera-t-on comme un événement surnaturel. Je ne doute pas du succès. Mais s'il étoit possible, Alphonso, que vous me trompassiez ; si vous ne voyiez qu'avec mépris mon imprudente confiance, si elle n'é-

toit payée par vous que d'ingratitude; jamais, non, jamais, le monde n'auroit vu un être plus malheureux que moi. Je sens tout le danger auquel je m'expose; je sens que je vous donne le droit de me traiter avec légéreté; mais je me confie à votre amour, à votre honneur. La démarche que je vais faire allumera contre moi la colère de mes parens. Si vous m'abandonniez, si vous me trahissiez, je n'aurois point d'ami pour prendre ma défense. Sur vous seul repose toute mon espérance; si votre cœur ne vous parloit pas en ma faveur, je serois perdue sans retour ».

Elle prononça ces derniers mots d'un ton si touchant, que, malgré la joie que me causoit en ce moment sa promesse de me suivre, j'en fus profondément affecté. Elle laissoit tomber languissamment sa tête sur mon épaule. Je vis à la clarté de la lune que des larmes couloient de ses yeux. Après lui avoir dit que j'allois employer tous mes moyens pour seconder l'exécution de son projet, qui me paroissoit fort bien conçu, je lui jurai, dans les termes les plus solennels, que sa vertu et son innocence seroient toujours en sûreté sous

ma garde ; que, jusqu'au moment où le don libre et légal de sa main m'auroit fait son heureux époux, son honneur seroit aussi sacré pour moi que celui d'une sœur; que mon premier soin seroit de vous chercher, Lorenzo, et de vous intéresser à notre union. Je continuois à lui faire ces tendres et sincères protestations, lorsqu'un bruit, venant du dehors, excita notre attention. La porte du pavillon s'ouvrit tout-à-coup, et nous apperçûmes Cunégonde. Ayant entendu Agnès sortir de sa chambre, elle l'avoit suivie dans le jardin et l'avoit vu entrer dans le pavillon. A la faveur de l'obscurité, elle s'étoit approchée le long des arbres en silence et sans être apperçue par Théodore, qui se tenoit à quelque distance près de l'échelle. Cunégonde avoit encore entendu toute notre conversation.

« Fort bien, s'écria-t-elle d'une voix presqu'étouffée par la colère. Admirable, Mademoiselle ! Sainte Barbe ! vous avez d'excellentes inventions ! Vous voulez contrefaire la *Nonne sanglante !* Quelle impiété ! quelle incrédulité ! Je suis en vérité tentée de vous laisser poursuivre votre projet, pour

voir comment la vraie Nonne vous arrangera, si elle vous rencontre. Et vous, Don Alphonso, n'êtes-vous pas honteux de séduire ainsi une jeune créature sans expérience, de l'exciter à quitter sa famille et ses amis? Pour cette fois, du moins, je renverserai vos projets malicieux; la bonne Dame sera informée de toute cette affaire, et Mademoiselle Agnès sera obligée d'attendre pour jouer la Religieuse une meilleure occasion. Adieu, Monsieur. — Allons, très-*chère sœur*, Donna Agnès, voulez-vous me permettre de vous reconduire à l'instant à votre *cellule* »?

En disant ces mots elle s'approcha du sofa sur lequel étoit assise sa tremblante pupille, la prit par la main, et se prépara à l'emmener avec elle hors du pavillon.

Je la retins; j'employai pour la gagner, sollicitations, flatteries, promesses; tout fut inutile. Après avoir épuisé ma rhétorique, je renonçai aux moyens de douceur.

« Eh bien! lui dis-je, las de sa résistance, votre obstination trouvera sa punition. Il me reste un seul moyen de sauver Agnès, de me sauver moi-même;

vous m'y forcez, et je n'hésiterai pas à l'employer ».

Epouvantée de cette menace, Cunégonde fit de nouveaux efforts pour sortir du pavillon; mais alors je la saisis par le milieu du corps et la retins de force. Au même instant Théodore, qui étoit entré après elle dans le pavillon, en ferma la porte. Prenant alors le voile d'Agnès, je me hâtai d'en entortiller la tête de la duègne, qui poussoit des cris si perçans, que je craignis qu'ils ne fussent entendus du château, malgré la distance qui la séparoit du pavillon. A la fin, je parvins, avec le secours de Théodore, à bâillonner si complètement la pauvre Cunégonde, qu'il ne lui fut plus possible de pousser un seul cri. Nous eûmes beaucoup plus de peine à lui lier, avec nos mouchoirs de poche, les pieds et les mains; nous y parvînmes cependant. J'invitai Agnès à se retirer promptement dans sa chambre, lui promettant qu'il n'arriveroit point d'autre mal à sa gouvernante, et lui rappelant que, conformément à son plan, je me trouverois exactement, la nuit du 5 mai, à la grande porte du château. Nous nous dîmes un tendre adieu. Trem-

blante, respirant à peine, il ne lui restoit que la force nécessaire pour me promettre de nouveau qu'elle accompliroit son projet; le cœur plein de trouble et de confusion, elle se rendit à son appartement.

« Il faut avouer, dit Théodore en riant, que nous avons fait là une riche capture. Eh! qu'allons-nous faire de cette antiquaille »? Je lui dis de m'aider sans perdre de temps. Nous la hissâmes par dessus le mur, et ne trouvant aucun meilleur moyen de la transporter à notre auberge, nous prîmes le parti de l'attacher, en travers, sur la croupe de mon cheval, en guise de porte-manteau; et je partis avec elle au galop. La malheureuse duègne n'avoit de sa vie fait un voyage aussi désagréable; elle fut tellement secouée et ballottée, qu'à son arrivée elle n'avoit plus l'air que d'une momie vivante, sans parler de son effroi, lorsque nous traversâmes une petite rivière que nous ne pouvions éviter de passer pour nous rendre au village. Pour l'introduire dans l'auberge, sans être vue de notre hôte, il fallut user de stratagême. Nous descendîmes de cheval l'un et l'autre à l'entrée de la rue,

Théodore me précéda de quelques pas; l'aubergiste ouvrit la porte, tenant une lampe dans sa main ;

« Donnez-moi cette lumière, dit le page, voici mon maître qui vient ».

Il prit la lampe des mains de l'aubergiste et la laissa tomber, conformément à mes instructions. Tandis que le bonhomme étoit allé la rallumer à sa cuisine, j'eus le temps de monter la duègne dans mes bras, sans être apperçu, et de l'enfermer dans le cabinet le plus reculé de l'appartement. Bientôt l'aubergiste et Théodore reparurent avec des lumières. Le premier témoigna sa surprise de nous voir rentrer si tard; mais il ne fit point de questions indiscrètes, et nous laissa dans l'enchantement que nous causoit le succès de notre expédition.

Je rendis aussi-tôt visite à ma prisonnière, et l'invitai à se soumettre patiemment à une réclusion qui ne seroit que momentanée. Ma tentative fut vaine. Ne pouvant ni parler ni se mouvoir, quoiqu'elle pût aisément respirer, elle m'exprimoit par ses regards l'excès de sa furie. Je n'osois ni la délier ni la débrider que pour lui laisser pren-

dre quelque nourriture; mais alors je tenois une épée nue sur son sein, en lui signifiant que, si elle osoit pousser un seul cri, je la perçois de part en part. Aussi-tôt qu'elle avoit mangé, nous lui replacions ce que Théodore appeloit sa bride. Ce procédé étoit cruel sans doute; il ne peut être justifié que par l'urgence des circonstances, et par la nécessité d'arrêter le mal que cette intraitable Mégère vouloit nous faire. Quant à Théodore, il n'avoit pas sur ce sujet le plus léger scrupule. La captivité de Cunégonde l'amusoit infiniment. Pendant son séjour au château, ils avoient été, la duègne et lui, continuellement en guerre. A présent qu'il tenoit son ennemi en son pouvoir, il en triomphoit sans miséricorde, et ne paroissoit occupé que du soin de lui faire à chaque moment quelque nouvelle espiéglerie. Quelquefois il affectoit d'avoir pitié de son infortune, et tout-à-coup rioit aux éclats. D'autres fois il lui peignoit le trouble, et sur-tout les regrets que devoit occasionner au château sa disparition. Cette dernière conjecture n'étoit pas totalement dénuée de fondement; car Agnès seule pouvoit savoir ce qu'é-

toit devenue sa gouvernante, et j'ai su depuis qu'on l'avoit cherchée dans tous les coins et recoins du château; qu'on avoit inutilement séché les puits et fait une battue dans les bois pour la trouver. Agnès gardoit le secret, et je gardois la duègne. La Baronne resta donc dans une ignorance totale sur le sort de sa vieille protégée, et finit par soupçonner qu'elle s'étoit volontairement donné la mort. Ainsi se passèrent les cinq jours, durant lesquels j'avois tout préparé pour la grande entreprise.

En quittant Agnès, mon premier soin avoit été de dépêcher à Munich un paysan avec une lettre à Lucas, par laquelle je lui ordonnois de m'envoyer au plutôt une voiture attelée de quatre chevaux, en sorte qu'elle arrivât à dix heures du soir au plus tard, le 5 de mai, au village de Rosenwald. Lucas exécuta ponctuellement mes ordres, la voiture arriva à l'heure fixée.

Cunégonde devenoit encore plus furieuse à mesure que s'approchoit le moment qui devoit remettre en mes mains la garde de sa pupille. Dans quelques instans je craignois que la colère ne la

suffoquât; cependant ayant assez heureusement découvert qu'elle avoit beaucoup de goût pour l'eau-de-vie de cerises, je m'empressai de lui en fournir en abondance, ce qui nous permit quelquefois de la débrider. Cette liqueur avoit la vertu d'adoucir merveilleusement l'acrimonie de son humeur, et, faute d'un autre amusement, elle s'enivroit le matin.

Le 5 mai arriva ; cette époque ne sortira jamais de ma mémoire. Minuit n'étoit pas encore sonné que j'étois déjà au rendez-vous. Théodore m'accompagnoit à cheval. Je cachai la voiture dans une caverne qui se trouve sur le côté de la montagne où le château de Lindenberg est situé. Cette caverne est spacieuse et profonde. Les paysans la nomment *Caverne de Linden*.

Le ciel étoit serein et la nuit calme. Des rayons de la lune tomboient à pic sur les tours antiques du château, dont ils argentoient les sommets. On n'entendoit que le bruissement des feuilles agitées par le vent frais de la nuit, quelques aboiemens qui partoient des villages voisins, et le cri d'un hibou qui s'étoit établi sur un des angles de la

tour de l'Est. Ce cri lugubre me fit lever les yeux ; je l'apperçus sur la corniche d'une fenêtre, que je reconnus pour être celle de l'appartement réservé à la Nonne sanglante, dont cette particularité me retraça en un moment toute l'histoire. Je poussai un soupir, en réfléchissant sur le pouvoir de la superstition et sur la foiblesse de la raison humaine. Bientôt ausssi j'entendis d'autres sons venant du château, et qui paroissoient être les reflets d'un concert de voix et d'instrumens.

« Quelle est cette musique? dis-je à Théodore. A quelle occasion y a-t-il ce soir concert au château »?

« J'ai appris aujourd'hui, me répondit le page, qu'un étranger de distinction y étoit arrivé. Il est passé ce matin à Rosenvald. On dit que c'est le père de Donna Agnès. Le Baron lui aura probablement donné cette fête à son arrivée ».

Bientôt après la cloche du château annonça minuit. A ce signal, toute la famille étoit dans l'usage d'aller au lit. Je vis en effet, par tout le château, des lumières allant et venant dans diverses directions, d'où je conjecturai

que la compagnie se séparoit. J'entendis les grilles pesantes s'ouvrir et se fermer à grand bruit sur leurs gonds rouillés, et faire tressaillir les vitraux. La chambre d'Agnès donnoit sur le côté opposé du château. Je craignis qu'elle n'eût pu se procurer la clef de l'appartement abandonné de la tour de l'est, ce qui lui étoit cependant indispensablement nécessaire pour pouvoir descendre dans la grande salle par le petit escalier. Occupé de cette idée, je tenois les yeux constamment fixé sur la fenêtre, espérant appercevoir tout instant la lueur si desirée d'u[illegible] lampe dans les mains d'Agnès. Au milieu de mon impatience, j'entends retirer les énormes verroux de la porte principale, et je distinguai le vieux Conrad, portier du château. Tenant une chandelle à la main, il ouvrit toutes les portes, et se retira. Insensiblement les lumières disparurent l'une après l'autre, et bientôt le château fut totalement dans l'obscurité.

J'étois assis sur une grosse pierre détachée de la montagne. L'aspect tranquille des objets qui m'environnoient, m'inspiroit des idées mélancoliques,

mais douces. Le château que j'avois en pleine perspective, m'offroit un objet également imposant et pittoresque. Ses murailles massives, teintes par les pâles rayons de la lune ; ses tourelles à demi-ruinées, dont les pointes étoient voisines des nuages, et sembloient les défier ; ces créneaux, ces bastions couverts de lierre, et particulièrement ces portes ouvertes en l'honneur d'une apparition surnaturelle ; tous ces objets contribuèrent à me pénétrer d'une lugubre et respectueuse horreur. Ces sensations se joignoient à mon impatience pour me faire sentir plus vivement avec quelle extrême lenteur le temps sembloit s'écouler. J'approchai davantage du château, et me déterminai à en faire le tour. J'apperçus encore une lueur légère à la fenêtre de la chambre d'Agnès. Comme je continuois à regarder vers ce point, je vis l'ombre d'une personne s'approcher de la vitre, et fermer plus exactement le rideau pour cacher totalement une lampe allumée. Convaincu par cette observation qu'Agnès n'avoit point abandonné notre plan, je revins joyeux à mon poste.

La demie sonna ; ensuite les trois quarts. Le cœur me battoit d'espoir et de crainte. A la fin, l'instant si long-temps attendu arriva. L'horloge sonna une heure. Le son fut répété par tous les échos du château et des environs. Je tins mes yeux fixés sur la fenêtre de l'appartement de *la tour de l'Est*. Cinq minutes s'étoient à peine écoulées, que j'y vis paroître de la lumière. J'étois en ce moment le plus près possible de la tour. La fenêtre n'étoit pas fort élevée ; je crus appercevoir une figure de femme, portant une lampe en sa main, et marchant lentement le long de l'appartement. La lumière s'éloigna par degrés, et bientôt elle disparut.

Je reconnus, à quelques lueurs que je vis briller aux fenêtres de l'escalier, que mon aimable *revenant* le descendoit. Je suivis également la lumière tout le long de la grande salle ; elle atteignit la porte principale ; elle la passa : je vis Agnès.

Elle étoit costumée exactement comme elle m'avoit décrit le spectre. Un chapelet étoit pendu à son bras. Sa tète étoit couverte d'un long voile

blanc. Son vêtement étoit parsemé de gouttes de sang ; elle tenoit d'une main une lampe, et de l'autre un poignard. Je courus à sa rencontre, et la pris dans mes bras.

« Agnès, lui dis-je en la pressant contre mon cœur :

« Agnès, Agnès, tu es à moi ;
« Je suis à toi pour la vie.
« Tant qu'une goutte de sang restera dans mes veines,
« Mon cœur, mon ame, tout mon être est à toi ».

Effrayée, pouvant à peine respirer, elle laissa tomber sa lampe et son poignard ; et sans proférer une seule parole, tomba elle-même sur mon sein. Je la portai dans mes bras, et la plaçai dans la voiture. Alors j'ordonnai à Théodore de retourner à l'instant même au village, et de remettre dans deux jours Cunégonde en liberté. Je le chargeai aussi de faire porter lui-même à la Baronne une lettre, dans laquelle je lui expliquois toute l'affaire, et la priai instamment d'obtenir le consentement de Don Gaston à mon union avec sa fille ; je lui découvrois mon véritable nom, ma naissance et mes espéran-

ces, et l'assurois que, s'il n'étoit pas en mon pouvoir de répondre à son amour, je saurois du moins ne rien négliger pour obtenir son estime et son amitié.

Je montai en voiture, aussi-tôt après y avoir placé Agnès. Théodore ferma la portière, et les chevaux partirent au galop. Ils couroient avec la plus étonnante vîtesse. J'en fus charmé au commencement; cependant, réfléchissant que très-probablement nous n'étions pas poursuivis, je criai aux postillons que rien ne nous pressoit si fort, et leur ordonnai de modérer leurs pas. Les postillons voulurent en vain m'obéir. Les chevaux, comme effrayés, n'étoient plus sensibles au frein; ils continuèrent à courir, à souffler, à hennir. Les conducteurs, redoublant vainement d'efforts pour les contenir, furent tous à-la-fois jetés par terre. Les cris qu'ils poussèrent en tombant, m'avertirent de la grandeur du danger que je courois. En ce moment-là même de sombres nuages obscurcirent le firmament. J'entendis mugir horriblement les vents déchaînés ; les éclairs brilloient en se croisant, le tonnerre gron-

doit. Jamais je n'avois vu une aussi effroyable tempête. Plus effrayés encore par ce choc universel des élémens, les chevaux sembloient à chaque instant redoubler de vîtesse. Rien ne les arrêtoit; les haies, les fossés, les plus dangereux précipices, ils franchissoient tout avec la rapidité des éclairs.

Malgré tout ce désordre, je continuois à tenir dans mes bras ma triste compagne, qui paroissoit être toujours sans mouvement et sans connoissance. Excessivement alarmé, plus encore pour elle que pour moi, je fis tous mes efforts pour la faire revenir de son évanouissement; mais en ce moment un craquement épouvantable vint terminer bien douloureusement mes inquiétudes. L'essieu se rompit; la voiture se brisa en mille pièces, et ma tête, en tombant, frappa contre une pierre. La violence du coup, mes craintes pour Agnès, m'eurent bientôt fait perdre connoissance à moi-même. Je restai étendu sur la place sans mouvement et sans aucune apparence de vie.

Il est probable que je demeurai longtemps en cet état, car il étoit grand jour quand j'ouvris les yeux. J'apperçus

alors autour de moi plusieurs paysans, qui débattoient entre eux la question de savoir si j'en reviendrois ou si je n'en reviendrois pas. Je parlois allemand passablement. Aussi-tôt que je pus articuler un mot, je demandai des nouvelles d'Agnès. Quels furent et ma surprise et mon chagrin, lorsque les paysans m'assurèrent qu'ils n'avoient vu personne qui ressemblât au portrait que j'en faisois ! Ils me dirent qu'en allant à leur travail journalier, ils avoient été étonnés de trouver sur leur chemin les débris de ma voiture, et attirés par les gémissemens d'un des chevaux, le seul qui fût resté vivant; les trois autres étoient morts presque à mes côtés. Les paysans m'avoient trouvé, seul avec eux, étendu sur le chemin. Excessivement inquiet sur le sort d'Agnès, je donnai aux paysans son signalement; je leur décrivis son habillement et sa figure, et les priai de se disperser dans les environs, promettant une récompense considérable à celui qui m'en apporteroit quelques nouvelles. Quant à moi, il me fut impossible de joindre mes recherches aux leurs; je m'étois, en tombant, enfoncé deux côtes; un

de mes bras étoit démis, et j'avois reçu à la jambe gauche une si forte contusion, que je n'espérois pas en jamais recouvrer l'usage.

Les paysans firent ce que je leur demandois. Tous me quittèrent, à l'exception de quatre, qui, ayant formé avec des branches une espèce de brancard, se disposèrent à me transporter à la ville la plus prochaine. J'en demandai le nom; ils me dirent que c'étoit Ratisbonne. «Ratisbonne! m'écriai-je, est-il possible que j'aie fait en une demi-nuit autant de chemin? Ce matin à une heure, et même après, j'ai traversé le village de Rosenvald ». A ces mots les paysans secouèrent les oreilles, en se faisant entendre par signes que ma tête n'étoit pas bien remise.

Je fus déposé dans une assez bonne auberge, et placé dans un lit. On fit venir un chirurgien, qui raccommoda mon bras avec assez de succès, et pansa de même mes autres blessures. Il me dit qu'aucune n'étoit absolument dangereuse; mais il m'ordonna de rester tranquille, et de me préparer à un traitement long et peu amusant. « Il

n'est qu'un moyen, lui dis-je, de me tranquilliser, c'est de me procurer quelques nouvelles de la jeune personne qui, la nuit dernière, a quitté Rosenvald en ma compagnie, et qui étoit avec moi dans la voiture au moment qu'elle s'est brisée en pièces ». Il me promit qu'on feroit toutes les recherches possibles: mais bientôt j'entendis dans l'appartement voisin le chirurgien, l'hôtesse et les paysans, qui étoient tous revenus sans avoir rien découvert, convenir unanimement que je n'étois pas en mon bon sens, et j'ai appris depuis qu'à compter de ce moment on ne s'étoit plus donné la peine de faire de nouvelles perquisitions.

Mes équipages étoient restés à Munich, sous la garde de Lucas; mais, comme je m'étois préparé pour un long voyage, ma bourse étoit garnie. Ma mise d'ailleurs annonçoit un homme de distinction, et d'après cela l'on eut pour moi à l'auberge toutes les attentions possibles. Voyant cette journée passée sans qu'il me vînt aucune nouvelle d'Agnès, ma crainte se changea en un désespoir profond et concen-

tré. Les personnes qui me gardoient, me voyant silencieux et tranquille en apparence, conjecturèrent que mon délire avoit baissé, et que ma maladie prenoit un tour favorable. Conformément à l'ordonnance du médecin, elles me firent avaler un cordial, et peu de temps après que la nuit fut venue, elles se retirèrent et me laissèrent reposer.

Ce fut en vain que j'invoquai le repos. L'agitation de mon cœur ne permettoit point au sommeil de s'appesantir sur mes yeux. Quoique extrêmement fatigué, je ne fis toute la nuit que me retourner sur un côté, puis sur l'autre, sans pouvoir m'endormir. J'entendis l'horloge d'une église voisine sonner une heure. Comme j'écoutois le son lugubre de cette cloche mourir en tremblotant, et se perdre insensiblement dans les vents, un froid mortel me saisit. Je frissonnai involontairement, et sans savoir la cause de mon effroi : une sueur froide coula de mon front; mes cheveux se hérissèrent. Par un mouvement involontaire, je me levai sur mon séant, et j'ouvris mon rideau. Une seule lampe antique,

posée sur la cheminée, répandoit une foible lueur sur toute la chambre et sur la tapisserie de couleur sombre dont elle étoit tendue. Tout-à-coup ma porte s'ouvre avec violence. Quelqu'un entre, s'approche de mon lit d'un pas grave et mesuré. Je jette en tremblant les yeux sur ce visiteur nocturne. Dieu tout-puissant ! c'étoit la Nonne sanglante ; c'étoit ma compagne de la dernière nuit. Son visage étoit toujours voilé ; mais elle ne portoit plus ni sa lampe ni son poignard. Elle leva lentement son voile. Que vis-je ? Un corps inanimé. Sa figure étoit longue, son air hagard ; ses joues et ses lèvres étoient totalement décolorées. La pâleur de la mort étoit répandue sur ses traits, et les deux prunelles de ses yeux fixées obstinément sur moi, étoient creuses et sans couleur.

Frappé d'une inexprimable horreur, je sentis, à la vue du spectre, mon sang se glacer dans mes veines. Je voulois appeler du secours ; les sons expiroient sur mes lèvres. Toutes les fibres de mon corps étoient en contraction. Je demeurai sur mon lit dans la même

attitude, inanimé comme une statue.

Ma terrible Nonne me regarda pendant quelques minutes en silence; quelque chose de pétrifiant étoit dans son regard. A la fin elle prononça, d'une voix sépulcrale, les mots suivans :

« Raymond, Raymond, tu es à moi !
« Je suis à toi pour la vie.
« Tant qu'une goutte de sang restera dans tes veines,
« Ton cœur, ton ame, tout ton être est à moi ».

La Nonne répétoit mes propres expressions. Elle s'assit presque en face de moi sur le pied de mon lit, et garda le silence. Ses yeux restoient constamment fixés sur les miens. Ils avoient sans doute la même vertu que ceux du serpent à sonnettes, car je m'efforçois en vain d'en détourner mes regards, et ne pouvois regarder qu'elle.

Elle resta dans cette attitude une heure entière, sans parler et sans se mouvoir; je fus de même pendant tout ce temps sans parole et sans mouvement. L'horloge sonna deux heures; le spectre alors se leva, s'approcha de moi, saisit ma main de ses doigts gla-

cés ; et de ses lèvres, plus glacées encore, pressa les miennes en répétant :

« Raymond, Raymond, tu es à moi!
« Je suis à toi pour la vie, &c.

Quittant alors ma main, elle sortit de l'appartement, et la porte se referma sur elle.

Toutes mes facultés physiques avoient été jusqu'à ce moment suspendues : mon ame seule étoit vivante. Après son départ, le charme cessa d'opérer, mon sang recommença à circuler; mais il se porta à mon cœur avec une violence extraordinaire. Je poussai un profond gémissement, et tombai sans connoissance la tête sur mon oreiller.

La chambre voisine n'étoit séparée de la mienne que par une légère cloison. Elle étoit occupée par l'aubergiste et sa femme. Le premier, éveillé par mon gémissement, entra aussi-tôt dans ma chambre : sa femme le suivit de près. Ce ne fut pas sans peine qu'ils purent me faire revenir de mon évanouissement. Ils envoyèrent chercher le médecin, qui déclara que ma fièvre avoit beaucoup augmenté, et que, si je continuois à me livrer à d'aussi vio-

lentes agitations, il ne répondoit pas de ma vie. Il me fit prendre quelques médicamens qui contribuèrent un peu à me tranquilliser. J'eus au point du jour quelques instans de sommeil; mais des songes affreux m'assiégeoient, et ce sommeil ne me procura point de rafraîchissement.. Agnès et la Nonne sanglante se présentoient tour-à-tour à mon imagination, et concouroient l'une et l'autre à me tourmenter. L'agitation de mon esprit empêchoit que je ne pusse renouer les fils rompus de mes espérances. J'avois fréquemment des foiblesses, et le médecin me quittoit tout au plus l'espace de deux heures dans toute la journée.

Bien assuré que mon aventure ne seroit point crue, je me déterminai à n'en faire confidence à aucune des personnes qui m'approchoient. Cependant j'étois fort inquiet pour Agnès. Qu'avoit-elle dû penser de moi, en ne me trouvant pas au rendez-vous? Etoit-il possible qu'elle ne suspectât pas ma fidélité? Je comptois sur la discrétion de Théodore, et j'espérois que ma lettre à la Baronne la convaincroit de la pureté de mes intentions. Ces consi-

dérations calmoient un peu mes inquiétudes relativement à Agnès; mais l'impression qu'avoit laissée dans mon esprit mon nocturne visiteur, devenoit à chaque instant plus vive et plus douloureuse. La nuit approchoit et je craignois une nouvelle visite. Quelquefois aussi j'espérois que le spectre ne reparoîtroit plus. A tout événement, je demandai qu'un des garçons de l'auberge passât la nuit dans ma chambre.

La fatigue dont j'étois accablé, jointe aux fortes doses d'opium que me fit prendre mon médecin, me procurèrent enfin le repos dont j'avois tant besoin. Je tombai dans un assoupissement profond, et j'avois déjà dormi pendant quelques heures, quand l'horloge me réveilla en sonnant une heure. Ce son rappela à ma mémoire toutes les horreurs de la nuit précédente; le même frisson me saisit; je me levai de même sur mon lit, et appercevant près de moi le garçon profondément endormi dans un grand fauteuil, je l'appelai par son nom; il ne répondit point: je le tirai violemment par le bras; insensible à mes efforts, il continua de dormir, et je ne pus l'éveiller. Alors j'en-

tendis quelqu'un monter l'escalier à pas pesans : la porte s'ouvrit comme la veille, et la Nonne reparut devant moi. La même scène fut répétée avec les mêmes circonstances, non-seulement cette nuit, mais, hélas! toutes les nuits subséquentes sans interruption. Loin de m'accoutumer à ces visites, la présence du spectre m'inspiroit chaque jour une nouvelle horreur; son idée me poursuivoit continuellement; je tombai dans une noire mélancolie. L'agitation constante de mon esprit retarda le rétablissement de ma santé. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que je fusse en état de sortir de mon lit, et lorsqu'enfin je pus me placer sur un canapé, je me trouvai si foible et si amaigri, qu'il m'eût été impossible de traverser la chambre, si quelqu'un ne m'eût pas soutenu. Les regards de ceux qui me servoient annonçoient assez clairement combien ils conservoient peu d'espoir de ma guérison. La profonde tristesse dans laquelle j'étois plongé fit croire à mon médecin que j'étois hypocondriaque. Ne connoissant aucun remède à mon malheur, j'en gardois soigneusement le secret. Le spectre n'étoit

alors visible que pour moi. Souvent j'avois fait coucher plusieurs personnes dans ma chambre ; toutes demeuroient plongées dans un insurmontable sommeil dès que l'horloge sonnoit une heure, et il n'étoit possible de les réveiller qu'après que le spectre étoit disparu. Dans cet intervalle, j'obtins par le moyen de Théodore, qui, après beaucoup de peines et de recherches, étoit parvenu à me trouver, quelques informations qui me rassurèrent sur le sort de votre sœur, mais d'après lesquelles je fus convaincu que toute tentative pour la soustraire à la captivité seroit vaine, jusqu'à ce que je fusse en état de retourner en Espagne. Je vais vous raconter les particularités de son aventure, telles que je les tiens, partie d'elle-même, et partie de Théodore.

La nuit fatale où son évasion devoit avoir lieu, un léger accident ne lui avoit pas permis de quitter sa chambre précisement au moment convenu ; cependant elle n'avoit pas tardé à se rendre à l'appartement de la tour de l'est ; elle avoit descendu l'escalier, traversé la grande salle, trouvé les portes ou-

vertes, comme elle s'y étoit attendue, et gagné, sans être observée, la porte principale du château. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle ne m'y trouva point pour la recevoir ! Elle examina la caverne, parcourut toutes les allées du bois voisin, et passa deux heures entières à me chercher ; elle ne put trouver aucune trace ni de moi ni de la voiture. Inquiète, alarmée, son unique ressource fut de retourner au château avant que la Baronne pût s'appercevoir de son absence. Mais ici elle éprouva un nouvel embarras. L'heure destinée à l'excursion de la Nonne étoit passée, et le soigneux portier avoit depuis long-temps refermé les portes. Après beaucoup d'irrésolution, elle se hasarda de frapper doucement. Heureusement pour elle, Conrad étoit encore éveillé ; il entendit le bruit, se leva en murmurant, et ouvrit un des battans. Mais il n'eut pas plutôt apperçu le spectre supposé, qu'il poussa un grand cri, et tomba à genoux. Agnès profitant de sa terreur, sauta légèrement par-derrière lui, courut à son appartement, se dépouilla de son habit religieux, et se mit au lit, cherchant en vain à s'expliquer com-

ment et pourquoi elle ne m'avoit point trouvé au rendez-vous.

Théodore, après avoir vu partir ma voiture avec la fausse Agnès, étoit retourné joyeusement à Rosenvald. Deux jours après il remit Cunégonde en liberté, et l'accompagna jusqu'au château. En y arrivant il trouva le Baron, la Baronne et Don Gaston, qui disputoient entre eux sur la relation que le portier leur avoit faite. Tous les trois étoient d'accord sur l'existence des spectres : « mais qu'un revenant ait eu besoin, disoit Don Gaston, de frapper à une porte pour entrer, c'est un procédé jusqu'à présent sans exemple, et totalement incompatible avec la nature immatérielle des esprits ». Ils étoient encore occupés à discuter sur ce sujet, lorsque le page arriva avec Cunégonde, et contribua beaucoup à éclaircir ce mystère. Après qu'on eut entendu sa déposition, il fut unanimement convenu que l'Agnès que Théodore avoit vu monter dans ma voiture étoit indubitablement la Nonne sanglante, et que le spectre, qui avoit tant effrayé Conrad, n'étoit autre que la fille de Don Gaston.

Après le premier instant de surprise que causa cette découverte, la Baronne résolut de profiter de cet événement même pour engager sa nièce à prendre le voile. Craignant que la proposition d'un établissement aussi avantageux pour elle ne fît renoncer Don Gaston à sa résolution, elle ne communiqua ma lettre à personne, et continua à me représenter comme un aventurier peu riche et inconnu. Une vanité romanesque ou puérile m'avoit engagé à cacher mon nom, même à Agnès. Je voulois être aimé pour moi-même, et non comme le fils et l'héritier du Marquis de Las Cisternas. Ma naissance et mon rang n'étoient donc connus dans le château que de la Baronne, qui eut grand soin de garder ce secret pour elle seule. Don Gaston approuva son dessein ; Agnès fut appelée à comparoître devant eux ; on l'accusa formellement d'avoir médité une évasion. Obligée d'en faire l'aveu, elle fut étonnée de la douceur avec laquelle cet aveu étoit reçu. Mais quelle fut son affliction, lorsqu'on lui eut donné à entendre que si le projet avoit échoué, c'étoit à mon indifférence seule ou à

ma mauvaise foi qu'il falloit l'attribuer? Cunégonde, d'après les instructions de la Baronne, déclara qu'en la remettant en liberté, je l'avois chargée d'annoncer à sa jeune maîtresse que toute liaison entre elle et moi étoit désormais rompue; que tout ce qui avoit eu lieu n'étoit que l'effet d'un mal-entendu, et que ma situation ne me permettoit pas d'épouser une personne sans fortune et sans espérances.

Ma disparition soudaine rendoit cette fable très-vraisemblable. Donna Rodolphe avoit ordonné que Théodore, qui auroit pu la contredire, fût tenu éloigné d'Agnès, et soigneusement gardé à vue. Une lettre de vous-même arrivée en ce moment, et par laquelle vous déclariez n'avoir aucune connoissance d'Alphonso d'Alvarada, vint confirmer leurs assertions. Ces preuves réitérées de ma prétendue perfidie, soutenues par les insinuations artificieuses de sa tante, par les flatteries de Cunégonde, par les menaces et le courroux de son père, surmontèrent totalement la répugnance de votre sœur pour le couvent. Irritée contre moi, dégoûtée du monde, après un autre mois passé au château

de Lindenberg, elle partit avec son père pour l'Espagne, et consentit à recevoir le voile. Théodore, remis alors en liberté, se rendit promptement à Munich, où j'avois promis de lui laisser de mes nouvelles; mais ayant appris de Lucas que je n'y étois point arrivé, il continua ses recherches avec un zèle infatigable, et me rejoignit enfin à Ratisbonne.

J'étois tellement changé, qu'il put à peine se rappeler mes traits. Les siens portoient aussi visiblement l'empreinte du chagrin, et du tendre intérêt qu'il prenoit à mon sort. La société de cet aimable enfant, que j'avois toujours regardé plutôt comme un compagnon que comme un serviteur, fut alors ma seule consolation. Il étoit à-la-fois gai et sensé; sa conversation étoit agréable et ses observations piquantes; il savoit passablement la musique et chantoit fort bien. Il avoit du goût pour la poésie; il faisoit même quelquefois de petites ballades espagnoles qu'il me chantoit en s'accompagnant de sa guitare. Ses vers étoient assez médiocres à la vérité, mais ils me plaisoient par leur nouveauté, et par l'accent dont il sa-

voit les embellir en les chantant. Théodore s'appercevoit bien que mon ame étoit en proie à quelque chagrin, il cherchoit à l'adoucir sans s'informer quelle en étoit la cause.

Une après-midi, comme j'étois couché sur mon lit de repos, et plongé dans de tristes réflexions, Théodore s'amusoit à observer de la fenêtre deux postillons qui se battoient dans la cour de l'auberge. Appercevant en ce moment auprès d'eux un homme qui les regardoit aussi : « Oh, oh ! s'écria-t-il, voilà le Grand Mogol » !

« Que dites-vous, Théodore »?

« Oui, oui, c'est lui-même. Oh ! Monsieur, c'est un homme qui m'a tenu à Munich un propos fort étrange. Je me le rappelle à présent ; c'étoit une sorte de message pour vous, mais qui me parut mériter fort peu d'attention. Je crois, quant à moi, que le papa est un peu fou. Comme je vous cherchois à Munich, je le rencontrai à l'auberge *du Roi des Romains*, et l'aubergiste me fit sur son compte un récit extraordinaire. On devine aisément à son accent qu'il est étranger ; mais de quel pays, c'est ce que personne ne peut dire. Il

ne paroissoit pas avoir une seule connoissance dans la ville : il parloit rarement, et jamais on ne le voyoit sourire. Il n'avoit ni serviteurs ni équipages, mais sa bourse paroissoit bien garnie, et il faisoit beaucoup de bien par toute la ville. Quelques-uns prétendoient que c'étoit un astrologue arabe ; d'autres, un marchand voyageur ; d'autres, le docteur Faustus, que le diable avoit renvoyé en Allemagne ; mais mon hôte, se prétendant mieux instruit que tous les autres, me dit qu'il avoit les plus fortes raisons de croire que c'étoit le GRAND MOGOL qui voyageoit incognito ».

« Et ce propos étrange qu'il vous a tenu, Thédore ?.... ».

« Ah ! je n'y songeois plus ; mais l'eussé-je oublié tout-à-fait, il n'y auroit pas grand'perte. Tandis que je prenois, relativement à vous, des informations, cet étranger vint à passer. Il s'arrêta, en me regardant attentivement : « Jeune homme, me dit-il, celui que vous cherchez a trouvé autre chose que ce qu'il cherchoit. Ma main seule peut étancher le sang. Dites à votre maître qu'il doit desirer de me con-

noître toutes les fois que l'horloge sonne UNE HEURE ».

Ces dernières paroles m'annonçoient que l'étranger étoit instruit de mon secret. « Comment ? m'écriai-je fort étonné, et me levant brusquement; courez à lui, mon enfant; descendez vîte, et dites-lui que je lui demande quelques momens d'entretien ».

Théodore, surpris de ma vivacité, s'empressa de m'obéir. J'attendois son retour avec impatience. Après un court espace de temps il revint, et introduisit l'étranger dans ma chambre.

Cet homme offroit en effet dans toute sa personne quelque chose d'extraordinaire. Sa démarche étoit grave; ses traits étoient fortement prononcés; ses yeux grands, noirs et brillans. On remarquoit je ne sais quoi dans son regard qui, du moment que je le vis, m'inspira du respect, pour ne pas dire de l'effroi. Sa mise étoit simple, ses cheveux épars et sans poudre. Une bande de velours noir, qui lui couvroit tout le front, ajoutoit encore à la sombre expression de sa physionomie. On lisoit sur son visage les traces d'une profonde mélancolie.

Il me salua poliment, et après les honnêtetés d'usage, pria Théodore de nous laisser seuls : le page sortit à l'instant.

« Je sais toute votre affaire, me dit-il, sans me donner le temps de parler. J'ai le pouvoir de vous affranchir de vos visites nocturnes ; mais je ne puis rien faire avant dimanche. Ce jour-là, dès qu'il commence, les esprits de ténèbres ont moins d'influence sur les mortels. Samedi passé, la Nonne ne vous visitera plus ».

« Puis-je vous demander, lui dis-je, par quels moyens vous avez pu connoître un secret que je n'ai confié à qui que ce soit »?

« Comment puis-je ignorer votre peine, lorsque je vois celle qui la cause en ce moment même à côté de vous »?

Je tressaillis. L'étranger continua :

« Quoiqu'elle ne soit visible pour vous qu'une heure sur vingt-quatre, sachez qu'elle ne vous quitte ni jour ni nuit, et qu'elle ne vous quittera qu'après que vous lui aurez accordé sa demande ».

« Et quelle est cette demande »?

« Je l'ignore ; elle-même vous l'expliquera ; mais attendez avec patience la nuit du samedi ; alors tout s'éclaircira ».

Je n'osai pas le presser davantage ; il changea aussi-tôt de conversation, et nous parlâmes de choses et d'autres. Il me nommoit des personnes qui depuis plusieurs siècles avoient cessé d'exister, et qu'il paroissoit avoir connues. Je ne pouvois lui parler d'un pays si éloigné qu'il ne l'eût visité ; je ne me lassai point d'admirer l'étendue et la variété de son savoir. « Vos voyages, lui dis-je, qui vous ont procuré tant et de si utiles connoissances, doivent avoir été pour vous une source intarissable de plaisirs ».

« Des plaisirs, reprit-il en secouant tristement la tête, je n'en connois point. Nul ne peut imaginer la rigueur de mon sort. Je n'ai point d'amis dans ce monde, et n'en puis jamais avoir. Oh ! s'il m'étoit permis d'abjurer ma misérable vie ! Sans repos et sans asyle, combien je porte envie à ceux qui peuvent jouir de la paix du tombeau ! mais la mort m'évite ; elle est sourde à mes prières. C'est en vain que je me

précipite au milieu des dangers. Si je me plonge dans l'Océan, les vagues me rejettent avec horreur sur le rivage; si je saute au milieu des flammes, elles s'éteignent autour de moi; si je m'expose à la fureur des brigands, leurs poignards s'émoussent ou se rompent contre mon sein. Les tigres affamés frissonnent à mon approche, et le crocodile recule à l'aspect d'un monstre plus horrible que lui. Dieu a appliqué sur moi le sceau de sa réprobation, et toutes ses créatures respectent ce fatal stigmate ».

Il porta alors sa main au velours qui couvroit son front, et j'apperçus dans ses yeux l'expression si marquée de la fureur, du désespoir, de la malveillance, que j'en fus frappé d'horreur. L'étranger s'en apperçut.

« Tel est, dit-il, l'effet de la malédiction qui pèse sur moi. Malgré la bienfaisance naturelle de mon cœur, mon sort est de ne pouvoir jamais être aimé. La terreur, la détestation, c'est tout ce qu'il m'est permis d'inspirer. Vous avez déjà senti l'influence du charme; chaque moment ne feroit que l'accroître. Je ne veux pas ajouter à vos

souffrances par ma présence. Adieu jusqu'à samedi ; à l'heure juste de minuit, je serai à la porte de votre chambre ».

Il sortit, et me laissa fort étonné de la singularité de ses manières et de sa conversation ; mais la promesse positive qu'il m'avoit faite de me débarrasser de mon affreuse apparition avoit déjà opéré sensiblement sur ma santé. Théodore s'en apperçut en rentrant, et se félicita beaucoup de m'avoir procuré la connoissance du Grand-Mogol. Il y avoit encore trois grands jours à passer avant d'être au samedi. J'attendis cette nuit avec impatience. Dans cet intervalle, la Nonne sanglante continua ses visites nocturnes ; mais l'espérance m'ayant rendu quelque courage, sa vue produisit sur moi des effets moins violens.

La nuit du samedi étant arrivée, pour prévenir tout soupçon je me mis au lit à mon heure ordinaire ; mais dès que je fus seul, je me rhabillai et me préparai à recevoir l'étranger. Il entra vers minuit, tenant dans ses mains une boîte, qu'il plaça sur un coin de la cheminée. Il me salua sans parler ; je lui

rendis le salut en silence. Il ouvrit sa boîte. La première chose qu'il en tira fut un petit crucifix de bois ; il s'agenouilla, le regarda tristement, et éleva les yeux au ciel. Après quelques instans de prière fervente, il se courba jusqu'à terre, baisa trois fois le crucifix et se releva. Tirant alors de sa boîte un gobelet couvert, qui contenoit une liqueur rouge, il en arrosa légèrement le plancher, et après avoir trempé dans le vase l'extrémité du crucifix, il en traça un cercle au milieu de la chambre ; il tira enfin une large bible, et me fit signe de le suivre dans le cercle, ce que je fis aussi-tôt.

« Gardez-vous, me dit-il à basse voix, de proférer une seule parole ; ayez soin de ne pas sortir du cercle, et, si vous vous aimez vous-même, ne me regardez point au visage ».

Tenant le crucifix d'une main et la bible de l'autre, il paroissoit lire fort attentivement. L'horloge sonna une heure. J'entendis, comme de coutume, les pas du spectre le long de l'escalier ; mais je ne me sentis point saisi du frisson ordinaire. J'attendis son approche avec confiance. La Nonne entra

dans la chambre, évita le cercle et s'arrêta. L'étranger marmotta quelques mots que je ne compris point. Alors, levant la tête, et présentant le crucifix au spectre, il dit à haute et intelligible voix :

« Béatrice, Béatrice, Béatrice »?

« Que me veux-tu »? répondit le spectre d'une voix profonde et tremblante.

« Qui trouble ainsi ton sommeil? Pourquoi viens-tu tourmenter ce jeune homme? Comment peut-on rendre le repos à ton esprit inquiet »?

« Je n'ose, répondit-elle, je ne dois pas le dire. Oui, je voudrois reposer dans mon tombeau; mais des ordres éternels prolongent ma punition ».

« Connois-tu, Béatrice, cette liqueur? sais-tu de quelles veines elle provient? Béatrice, en son nom, je t'ordonne de me répondre ».

« As-tu droit de me commander »?

Il ôta alors de son front la bande de velours. En dépit de ses injonctions, je ne pus résister à ma vive curiosité, et, jetant un seul coup-d'œil sur son visage, je pus appercevoir une petite croix de couleur de feu imprimée entre

ses deux sourcils. Cette vue, quoique rapide comme l'éclair, me frappa d'une horreur si subite et si violente, que, si l'exorciseur ne m'eût pas retenu par le bras, je serois infailliblement tombé hors du cercle.

Quand j'eus repris mes sens, je m'apperçus que la croix de feu avoit produit un effet non moins violent sur la Nonne sanglante. Tout en elle exprimoit l'horreur et l'effroi; tous ses membres étoient frappés d'un insurmontable tremblement.

« Oui, dit-elle à la fin, je tremble devant ce signe, et je vous obéirai. Sachez donc que mes os sont toujours sans sépulture; ils pourrissent obscurément dans la caverne de Linden. Ce jeune homme a seul le droit de les déposer dans un tombeau. Il m'a, de sa propre bouche, fait et déclaré maîtresse de *tout son être*. Je ne le tiendrai point quitte de son engagement; il ne passera pas une seule nuit exempte de terreur, jusqu'à ce qu'il se soit solennellement engagé à recueillir mes ossemens et à les déposer dans le caveau de famille de son château d'Andalousie. Il fera dire ensuite trente messes

pour le repos de mon ame; alors je ne troublerai plus ni lui, ni personne en ce monde. A présent, laisse-moi partir; ces flammes sont dévorantes ».

Après que l'exorciseur eut abaissé lentement le crucifix qu'il tenoit d'une main, et qu'il lui avoit toujours présenté, la Nonne courba la tête, et s'évanouit aussi-tôt dans l'air comme une ombre. Il me reconduisit hors du cercle, replaça son attirail dans la boîte, et s'adressant ensuite à moi :

« Don Raymond, me dit-il, vous avez entendu à quelles conditions le repos vous est accordé, il s'agit maintenant de promettre ce qu'elle exige de vous ». Je fis cette promesse dans les termes et avec les formalités qu'exigea de moi l'étranger.

A présent, continua-t-il, il ne me reste plus qu'à vous dévoiler ce que l'histoire du spectre vous présente d'obscur. Sachez donc que Béatrice, lorsqu'elle vivoit, portoit le nom de Las Cisternas. Elle étoit la grand'tante de votre trisaïeul. Etant votre parente, ses cendres demandent de vous du respect, quoique l'énormité de ses crimes dût exciter votre horreur. Per-

sonne n'est plus en état que moi de vous expliquer de quelle nature étoient ces crimes. J'ai connu personnellement le saint homme qui proscrivit ses excès nocturnes dans le château de Lindenberg, et je tiens de sa bouche le récit suivant :

« Béatrice de Las Cisternas prit le voile étant encore jeune, non d'après son choix, mais d'après l'ordre exprès de ses parens. Elle étoit alors trop peu formée pour regretter les plaisirs dont la privoit son entrée en religion. Mais lorsque son tempérament ardent et voluptueux eut commencé à se développer, elle s'abandonna totalement à son impulsion, et se détermina à saisir la première occasion qui se présenteroit de le satisfaire. Cette occasion se présenta; après avoir applani tous les obstacles, elle sortit clandestinement de son couvent, et s'enfuit en Allemagne avec un Baron de Lindenberg. Pendant plusieurs mois elle vécut publiquement avec lui, en qualité de sa maîtresse. Toute la Bavière fut scandalisée de sa conduite impudente et licencieuse. Ses fêtes et ses festins égaloient en luxe ceux de Cléopâtre, et

Lindenberg devint le théâtre de la débauche la plus effrénée. Peu satisfaite des excès de son incontinence, elle professoit hautement l'athéisme, se faisoit un amusement de tourner en ridicule ses vœux religieux, et même les cérémonies les plus sacrées du culte.

» Avec un caractère aussi dépravé, Béatrice ne pouvoit borner ses affections à un seul objet. Bientôt après son arrivée au château, le plus jeune frère du Baron attira son attention par sa taille gigantesque et ses formes athlétiques. Elle n'étoit pas d'humeur à tenir sa passion long-temps concentrée dans son cœur; mais elle trouva dans Otto de Lindenberg son égal au moins en dépravation. Il ne répondit à la passion de Béatrice, qu'autant qu'il étoit nécessaire d'y répondre pour l'accroître; et quand il la vit au point desiré, il fixa pour condition expresse du don de son cœur, l'assassinat de son propre frère. La malheureuse consentit à cet horrible arrangement. Une nuit fut fixée pour l'accomplissement de cet affreux projet. Otto, qui résidoit sur une petite terre à quelques

milles du château, promit qu'à une heure du matin il se trouveroit, pour l'attendre, à la caverne de Linden; qu'il y amèneroit avec lui un certain nombre de ses amis les plus affidés, à laide desquels il lui seroit aisé de s'emparer du château, et qu'alors son premier soin seroit d'épouser Béatrice. Ce fut cette dernière promesse qui surmonta tous ses scrupules, le Baron ayant déclaré hautement que, malgré son affection pour elle, il n'en feroit jamais sa femme.

» Dans la nuit du jour fixé, et à l'heure convenue, comme le Baron dormoit dans les bras de sa perfide maîtresse, elle tira un poignard de dessous son chevet, et le plongea dans le cœur de son amant. Le Baron ne pousaa qu'un gémissement, il expira à l'instant. La meurtrière sortit du lit à la hâte, prit une lampe dans une main et dans l'autre le poignard sanglant, et se rendit à la caverne. Le portier n'osa refuser d'ouvrir la porte à une personne que l'on craignoit dans le château plus que le Baron lui-même. Béatrice atteignit sans obstacle la caverne de Linden; elle y trouva Otto,

qui l'attendoit selon sa promesse; il la reçut, écouta son récit avec transport: mais avant qu'elle eût eu le temps de lui demander pourquoi il venoit seul, Otto lui fit voir qu'il n'avoit pas besoin de témoins pour cette entrevue. Voulant prévenir tout soupçon de complicité, et jaloux sur-tout de se débarrasser d'une femme dont le caractère violent et atroce le faisoit trembler pour lui-même, il avoit pris la résolution de briser sans délai ce dangereux instrument. Se jetant sur elle à l'improviste, il lui arracha le poignard, et tout rouge encore du sang de son frère, le plongea dans le sein de Béatrice, et la tua à coups redoublés.

» Otto succéda alors à la baronnie de Lindenberg. Le meurtre ne fut attribué qu'à la religieuse fugitive, et personne ne le soupçonna d'avoir eu part à cette action; mais si elle resta impunie de la part des hommes, la justice divine ne permit pas qu'il jouît en paix des fruits sanglans de son crime. Les ossemens de Béatrice, gissans sans sépulture dans la caverne, se levèrent, et son esprit continua d'habi-

ter le château. Vêtue de ses habits religieux, en mémoire de ses vœux enfreints, armée du poignard qu'elle avoit enfoncé dans le cœur de son amant, et tenant toujours la lampe qui avoit éclairé sa sortie du château, chaque nuit elle restoit debout devant le lit d'Otto. La plus épouvantable confusion régna par toute la maison. Les salles voûtées retentissoient de cris et de gémissemens; en traversant les longues et antiques galeries, l'esprit de Béatrice proféroit un mélange incohérent de prières et de blasphêmes. Otto ne put soutenir long-temps l'effroi d'une aussi terrible vision. Chaque apparition nouvelle en augmentoit l'horreur; enfin sa situation devint telle, qu'une nuit son cœur se glaça. Le matin suivant on le trouva dans son lit, totalement privé de chaleur et de vie. Sa mort ne mit point fin aux excès nocturnes de Béatrice, qui continua de revenir dans le château.

» Les terres de Lindenberg échurent alors à un collatéral, qui, épouvanté des récits qu'on lui fit de la Nonne sanglante, implora le secours d'un célèbre exorciseur. Ce saint homme sut

la réduire à ne sortir de son appartement qu'à certaines époques. Condamnée à souffrir pendant cent années, elle alloit ainsi tous les cinq ans, à l'heure même où elle avoit commis le crime, visiter la caverne qui contenoit ses ossemens.

» La période de son temps de souffrance est à présent révolue ; il ne vous reste plus qu'à remplir votre tâche. Je vous ai délivré du tourment de ses visites, et, au milieu de tous les chagrins qui m'oppressent, j'éprouve quelque consolation en songeant que j'ai pu vous être utile. Adieu, jeune homme ; je fais des vœux pour votre bonheur ».

Ici l'étranger se disposa à sortir de ma chambre.

« Arrêtez, je vous prie, lui dis-je, encore un moment ! Vous avez satisfait ma curiosité en tout ce qui regarde le spectre ; mais daignez m'apprendre à qui je suis redevable d'un aussi important service. La singularité de votre destinée, votre âge, vos longs voyages, votre immortalité, et cette croix enflammée sur votre front !....».

Sur tous ces points il refusa, mais sans sévérité, de me satisfaire; vaincu par mes instances, il consentit à me donner le jour suivant les éclaircissemens que je desirois. Je me contentai de cette promesse, et il me quitta. Mon premier soin le matin suivant fut de faire demander le mystérieux étranger. Imaginez mon regret, lorsqu'on m'apprit qu'il avoit déjà quitté Ratisbonne. Je fis faire des recherches; on ne découvrit aucunes traces du fugitif. Depuis ce moment je n'ai plus entendu parler de lui ».

« Quoi! dit Lorenzo en interrompant son ami, vous n'avez pu découvrir quel étoit cet homme ni même le deviner » ?

« Quand je racontai, répondit le Marquis, cette aventure à mon oncle le Cardinal-Duc, il ne douta point, d'après toutes ces particularités, que cet homme ne fût le personnage si universellement connu sous le nom de *Juif-errant;* et je n'ai pu, quant à moi, former d'autres conjectures. Je reviens à ce qui me concerne ».

Après cette heureuse rencontre, je recouvrai promptement mes forces et ma santé. Ne voyant plus la Nonne, je

fus bientôt en état de retourner à Lindenberg. Le Baron me reçut à bras ouverts. Je lui confiai toute mon aventure. Ce fut pour lui une grande satisfaction d'apprendre que sa maison seroit débarrassée des visites du fantôme. Je m'apperçus, avec chagrin, que l'absence n'avoit point affoibli l'imprudente passion de Donna Rodolphe. Dans une conversation particulière que nous eûmes ensemble, elle chercha de nouveau à gagner mon affection. Depuis que je la regardois comme la première cause de toutes mes souffrances, sa présence et même son souvenir ne m'inspiroient que le dégoût. Le squelette de Béatrice fut trouvé dans la caverne ; c'étoit tout ce que je cherchois alors à Lindenberg. Dès que je l'eus à ma disposition, je me hâtai de sortir des domaines du Baron, et pris la route d'Espagne, suivi encore une fois des menaces de l'implacable Rodolphe, mais plein du secret espoir de retrouver ma chère Agnès.

Lucas étoit venu me rejoindre avec mes équipages à Lindenberg. J'arrivai sans accident dans mon pays natal, et descendis au château de mon père, situé en Andalousie. Après avoir fait

déposer, avec les cérémonies convenables, les cendres de Béatrice dans le caveau de la famille; après avoir fait dire pour le repos de son ame le nombre de messes que j'avois promises, je me rendis à Madrid, et n'eus plus d'autre soin que de découvrir la retraite d'Agnès.

La Baronne m'avoit assuré que sa nièce avoit déjà pris le voile; mais j'avois de justes soupçons sur la réalité de ce fait, et j'espérois encore retrouver Agnès libre et maîtresse d'accepter ma main. Le résultat des informations que je pris relativement à sa famille, fut qu'avant l'arrivée d'Agnès à Madrid, Donna Inésilla n'étoit plus. J'appris que vous, mon cher Lorenzo, voyagiez à l'étranger; mais à quel endroit vous adresser une lettre, c'est ce que je ne pus découvrir. Votre père étoit allé au fond d'une de nos provinces rendre visite au Duc de Médina; et quant à Agnès, personne ne put ou ne voulut me dire ce qu'elle étoit devenue.

Théodore, conformément à sa promesse, étoit revenu à Strasbourg, où il avoit trouvé son grand-père mort, et Marguerite en possession de sa fortune.

Elle chercha vainement à le retenir auprès d'elle ; il la quitta une seconde fois et me suivit à Madrid. Théodore fit des recherches de son côté pour découvrir la retraite d'Agnès, mais ce fut également sans succès. Je commençois à renoncer à toutes mes espérances, lorsqu'un événement imprévu vint les ranimer, tout en me jetant dans un nouveau dédale de peines et de dangers.

Il y avoit environ huit mois que j'étois de retour de Madrid. Sortant un soir de la comédie, je revenois seul à pied à mon hôtel, la nuit étoit noire. Plongé dans de tristes réflexions, je ne m'apperçus point que trois hommes m'avoient suivi depuis le théâtre. Au détour d'une rue peu fréquentée, ils m'attaquèrent tous à-la-fois avec une excessive furie. Je fis quelques pas en arrière et mis l'épée à la main, tenant mon manteau ployé sur mon bras gauche. L'obscurité de la nuit me fut favorable; la plupart de leurs coups portèrent dans mon manteau et ne m'atteignirent point. J'eus le bonheur de renverser à mes pieds un de mes adversaires. Cependant j'avois reçu quelques blessures, et les autres me poursuivoient

si vivement que j'aurois inévitablement succombé, si un noble cavalier, averti par le bruit des épées, ne fût accouru à mon secours; plusieurs domestiques le suivoient avec des flambeaux. A leur approche, les deux spadassins prirent la fuite, et se perdirent dans l'obscurité.

L'inconnu s'adressa à moi avec beaucoup de politesse, et me demanda si j'étois blessé. Déjà affoibli par la perte de mon sang, j'eus à peine la force de le remercier. Je le priai d'ordonner que quelques-uns de ses serviteurs me transportassent à l'hôtel de Las Cisternas; mais je n'eus pas plutôt prononcé ce nom, que l'inconnu, se disant ami de mon père, ne voulut pas permettre qu'on me transportât si loin avant que mes blessures eussent été examinées. Il ajouta que sa maison étoit peu éloignée, et me pria de l'y accompagner. Il me fit cette offre d'une manière si obligeante que je ne pus la refuser; et appuyé sur son bras, il me conduisit dans l'espace de quelques minutes à la porte d'un magnifique hôtel.

En entrant, je remarquai qu'un vieux serviteur à cheveux blancs, qui avoit

l'air d'attendre mon conducteur, lui demanda si M. le Duc reviendroit bientôt à Madrid. « Non, répondit-il, je sais qu'il se propose de rester encore quelques mois à la campagne ». Mon libérateur fit alors appeler le chirurgien de la maison. Je fus conduit dans un fort bel appartement, et placé sur un lit de repos. Le chirurgien ayant visité mes blessures, déclara qu'elles étoient fort peu dangereuses, cependant il me conseilla de ne point m'exposer à l'air frais de la nuit, et l'inconnu me pressa de si bonne grace de prendre un lit dans sa maison, que je consentis à ne retourner chez moi que le lendemain.

Etant resté seul avec lui, je lui fis mes remercîmens en termes plus expressifs que je n'avois pu le faire jusqu'alors.

« Ne parlez pas de cela, je vous prie, dit-il; c'est moi qui dois m'estimer heureux d'avoir pu vous rendre ce petit service, et j'ai des obligations à ma fille de m'avoir retenu si tard au couvent de Sainte-Claire. J'ai toujours fait profession de la plus haute estime pour le Marquis de Las Cisternas, et quoique

je n'aie pas eu l'occasion de me lier aussi particulièrement avec lui que je l'aurois desiré, je suis fort aise de pouvoir faire connoissance avec son fils. Croyez, Monsieur, que mon frère, dans la maison duquel vous êtes en ce moment, regrettera de ne s'y être point trouvé; mais en l'absence du Duc, c'est à moi d'en faire les honneurs, et j'ose vous assurer en son nom que tout ce que contient l'hôtel de Médina est parfaitement à votre disposition ».

Imaginez, s'il se peut, ma surprise, Lorenzo, lorsque je découvris dans la personne de mon libérateur Don Gaston de Médina, le père d'Agnès et le vôtre; lorsque j'appris ainsi de sa bouche qu'Agnès habitoit le couvent de Sainte-Claire? La joie que me causa cette découverte fut un peu affoiblie, lorsque, répondant à quelques questions que je lui faisois d'un air assez indifférent, il me dit que sa fille avoit non-seulement pris le voile, mais encore prononcé ses vœux. Cependant je ne m'affectai que modérément de cette nouvelle, soutenu par l'idée que le crédit de mon oncle à la cour de Rome auroit bientôt applani cet obstacle, et que j'obtiendrois

aisément la résiliation de ses vœux. Je ne laissai donc voir aucune inquiétude, et ne parus occupé que du soin de témoigner ma reconnoissance à Don Gaston, et de gagner son amitié.

Un domestique entrant en ce moment dans la chambre, m'annonça que le spadassin que j'avois blessé donnoit encore quelques signes de vie, et même qu'il recommençoit à parler. Je priai qu'on le fît porter à l'hôtel de mon père, desirant l'interroger moi-même, et savoir de lui quels motifs l'avoient porté à attenter à ma vie. Don Gaston, curieux aussi de les connoître, me pressa d'interroger l'assassin en sa présence; mais il me trouva peu disposé, pour deux raisons, à satisfaire sa curiosité; la première, c'est que, soupçonnant déjà d'où partoit le coup, je ne crus pas devoir exposer ainsi sous ses yeux le crime de sa sœur; la seconde, c'est que je craignois que, me reconnoissant pour Alphonso d'Alvarada, il ne prît des précautions extraordinaires pour m'empêcher de voir Agnès. Lui faire l'aveu de ma passion pour sa fille, entreprendre de lui faire goûter mes projets, ce que je connoissois du caractère

de Don Gaston suffisoit pour me convaincre que c'eût été une démarche imprudente. Je lui donnai donc à entendre que, soupçonnant une certaine dame d'être mêlée dans cette affaire, et ayant quelques raisons de desirer que son nom restât inconnu, je croyois devoir interroger cet homme en particulier. La délicatesse de Don Gaston ne lui permit pas d'insister sur ce point, et l'assassin fut transporté à mon hôtel.

Le lendemain matin je pris congé de mon hôte, qui devoit le même jour retourner auprès du Duc. Mes blessures avoient été si légères, que j'en fus quitte pour porter quelque temps mon bras en écharpe. Le chirurgien qui examina celle du spadassin, la déclara mortelle. Il mourut en effet quelques minutes après avoir avoué que Donna Rodolphe avoit été l'instigatrice du complot.

Je n'eus plus alors d'autre affaire que celle de retrouver Agnès, de la revoir. Je ne vous ferai point mystère, Lorenzo, des moyens que j'employai pour y parvenir; je corrompis à prix d'argent le vieux jardinier, qui m'introduisit dans le couvent de Sainte-Claire, déguisé sous un habit de paysan. Je fus

même présenté à l'Abbesse, et accepté par elle en qualité de garçon jardinier. Je revis Agnès, je la vis plusieurs fois avant qu'elle pût me reconnoître. Plusieurs fois j'entendis sa vieille et austère Abbesse, se promenant avec elle, la réprimander avec aigreur sur sa continuelle mélancolie; lui reprocher que, dans sa situation, pleurer la perte d'un amant étoit un crime, et qu'en toute situation, pleurer celle d'un infidèle étoit une folie. Agnès enfin me reconnut; et c'est ici, Lorenzo, que j'ai besoin d'en appeler, pour ma justification, à notre longue amitié, à la connoissance que vous avez de mon inaltérable honneur; c'est ici que je dois implorer votre indulgence. Je supprime d'inutiles détails : Agnès m'aimoit. Lorsque j'eus trouvé l'occasion favorable de lui parler sans témoins, obéissante aux volontés de son père, fidelle à ses vœux, elle refusa de m'écouter; elle m'écouta cependant pressée par mes sollicitations. Je me justifiai pleinement à ses yeux; je lui exposai tous mes motifs d'espérance; je la fis consentir à seconder mes projets. Chaque nuit elle se rendoit dans un réduit écarté que m'avoit pro-

curé le jardinier. Là, plus libre qu'au milieu du monde, je lui jurois une éternelle tendresse. Rappelez-vous, Lorenzo, notre amour si violemment contrarié, mes souffrances, la pureté de mes intentions, ma ferme résolution de n'avoir jamais qu'Agnès pour épouse; rappelez-vous sa candeur, la violence faite à ses sentimens. Que vous dirai-je enfin? dans un moment de délire, nous ne reconnûmes le danger auquel nous exposoit notre mutuelle tendresse, qu'en nous appercevant que l'amour nous avoit égarés l'un et l'autre, que les vœux d'Agnès étoient enfreints, et qu'elle étoit déjà mon épouse.

Ici Lorenzo donna des marques visibles de mécontentement. Le Marquis l'appaisa en le nommant son ami, son frère, et continua :

Après les premiers instans de délire, cet accident fit frémir Agnès. L'amour faisant tout-à-coup place aux regrets et à la crainte, elle me fit des reproches amers; frappée de terreur, elle s'[illegible] chappa de mes bras, et s'enfuit à sa [illegible] lule. Depuis ce moment, je n'[illegible] revoir qu'une seule fois, et [illegible] plein jour, comme elle se [illegible]

appuyée sur le bras d'une de ses compagnes qui paroissoit être son amie, et avec laquelle je l'avois déjà vue plusieurs fois. Elle jeta sur moi un triste regard, et détourna la tête.

Dès le soir de ce jour-là même, le jardinier me notifia qu'il ne pouvoit plus me servir. « La jeune sœur, dit-il, m'a déclaré que si je continuois à vous admettre dans le jardin, elle-même découvriroit tout à Madame l'Abbesse. Elle m'a dit encore que votre présence désormais lui étoit pénible, et que, si vous conserviez quelque respect pour elle, vous ne deviez plus chercher à la voir. Excusez-moi donc, si je vous déclare qu'il ne m'est plus possible de favoriser votre déguisement. Si l'Abbesse venoit à savoir ce que j'ai fait pour vous, non contente de me renvoyer, elle m'accuseroit d'avoir profané son couvent, et me feroit jeter dans les prisons de l'inquisition ».

Je combattis vainement sa résolution, il me refusa toute entrée dans le jardin, et Agnès persévéra à ne vouloir plus ni me voir ni m'entendre. Environ quinze jours après, une maladie violente, dont mon père fut attaqué, m'obligea de

partir pour l'Andalousie ; je m'y rendis, et trouvai le Marquis à l'article de la mort. Quoique dès les premiers symptômes sa maladie eût été déclarée mortelle, elle traîna pendant plusieurs mois. Ensuite la nécessité où je me trouvai de mettre ordre à mes affaires après son décès, ne me permit pas de quitter l'Andalousie. Mais de retour à Madrid depuis quatre jours, j'ai trouvé en arrivant à mon hôtel, la lettre que voici. Ici le Marquis ouvrit le tiroir d'un secrétaire, en tira un papier ployé qu'il présenta à Lorenzo ; celui-ci l'ouvrit, reconnut la main de sa sœur, et lut :

« Dans quel abîme de maux vous » m'avez plongée ; Raymond, vous m'a- » vez rendue aussi criminelle que vous. » J'avois résolu de ne vous revoir de » ma vie, de vous oublier s'il étoit pos- » sible, et même de vous haïr. Un être » pour lequel je sens déjà une tendresse » maternelle, me sollicite de pardonner » à mon séducteur, et de réclamer son » amour. Raymond, votre enfant vit » déjà dans mon sein. Je redoute la ven- » geance de l'Abbesse ; je tremble pour » moi-même, et plus encore pour l'in- » nocente créature dont l'existence dé-

» pend de la mienne. Nous serions per-
» dus l'un et l'autre, si l'on venoit à
» découvrir mon état. Conseillez-moi
» donc, dites-moi ce que je dois faire,
» mais ne cherchez point à me voir.
» Le jardinier qui s'est chargé de vous
» remettre cette lettre est renvoyé; ce-
» lui qui le remplace est d'une fidélité
» incorruptible. L'unique moyen de me
» faire passer votre réponse, est de la
» cacher sous la grande statue de Saint
» Dominique, dans l'église des Domi-
» nicains, où je vais à confesse tous les
» jeudis. Je pourrai aisément la prendre
» là sans être apperçue. Je sais que vous
» êtes absent de Madrid; est-il néces-
» saire que je vous prie de m'écrire
» aussi-tôt après votre retour? je ne le
» pense pas. Ah! Raymond, ma situa-
» tion est cruelle. Forcé à embrasser
» une profession dont je me sens peu
» propre à remplir les devoirs, péné-
» trée de la sainteté de ces devoirs, et
» séduite, hélas! par l'homme que j'ai-
» mois le plus, je me vois réduite à op-
» ter entre la mort et le parjure. Ma
» foiblesse, l'affection maternelle ne me
» permettent pas d'hésiter. La mort de
» mon pauvre père, arrivée depuis no-

» tre séparation, écarte un des plus » grands obstacles à notre union. Mon » père repose dans le tombeau, et je » n'ai plus à redouter sa colère; mais » la colère de Dieu, ô Raymond! qui » pourra m'y soustraire? qui me pro- » tégera contre le cri de ma propre » conscience? Je n'ose m'appesantir sur » ces réflexions, elles me rendroient » folle. Ma résolution est prise; obte- » nez la résiliation de mes vœux, je » suis prête à vous suivre. Ecrivez-moi, » ô mon époux! dites-moi que l'absence » n'a point affoibli notre amour; dites- » moi que vous allez sauver de la mort » votre innocent enfant et sa malheu- » reuse mère. Je suis en proie à toutes » les angoisses de la terreur. Il me sem- » ble que tous les yeux qui se fixent » sur moi, lisent sur mon visage mon » secret et ma honte. Vous êtes la cause, » Raymond, de toutes mes souffrances. » Oh! que j'étois loin de soupçonner, » quand mon cœur commença à vous » aimer, ces tristes effets de l'amour!

« AGNÈS ».

Après avoir lu cette lettre, Lorenzo la rendit en silence. Le Marquis la re-

plaça dans son secrétaire, et continua :

Cette nouvelle si peu attendue, mais si ardemment desirée, me combla de joie. Mon plan fut aussi-tôt arrêté.

Lorsque j'appris la retraite d'Agnès, ne doutant pas qu'elle ne fût disposée à quitter le couvent, j'avois déjà fait confidence de toute l'affaire au Cardinal-Duc de Lerme, qui aussi-tôt s'étoit occupé d'obtenir la bulle nécessaire. J'ai heureusement négligé d'arrêter ses démarches ; une lettre que je viens de recevoir de lui, m'annonce qu'il attend tous les jours l'ordre de la cour de Rome. J'étois assez d'avis d'attendre patiemment cet ordre ; mais le Cardinal me conseille de faire sortir, s'il est possible, Agnès du couvent, à l'insu de la Supérieure, ne doutant point que celle-ci ne voie, avec un extrême déplaisir, sortir de sa maison une jeune personne d'un rang aussi distingué, et qu'elle ne regarde son abjuration comme une insulte faite à la communauté de Sainte-Claire. Il me représente cette Abbesse comme une femme d'un caractère violent et vindicatif. J'ai à craindre qu'en enfermant Agnès dans son couvent, elle ne frustre toutes mes espérances,

et ne rende vaines les lettres du Pape. D'après ces considérations, j'ai résolu d'enlever Agnès, et de la tenir cachée dans une des terres du Cardinal-Duc jusqu'à l'arrivée de la bulle; il approuve mon dessein, et m'assure qu'il est prêt à donner asyle à la belle fugitive. J'ai donc fait, pour opération première, arrêter secrètement, et transporter à mon hôtel, le nouveau jardinier de Sainte-Claire. Par ce moyen, je tiens en ma possession la clef de la porte du jardin; il ne me restoit plus qu'à préparer Agnès à son évasion, et c'est ce que je faisois par la lettre que vous m'avez vu placer pour elle à l'endroit qu'elle m'avoit indiqué. Cette lettre lui annonce que je serai prêt à la recevoir demain à minuit, et que tout est préparé pour sa prompte et infaillible délivrance.

Vous connoisssez maintenant, Lorenzo, toute l'histoire de mes amours; vous êtes à portée de juger ma conduite, et de reconnoître la fausseté des récits qui vous ont été faits. Je vous répète ici que mes intentions, relativement à votre sœur, ont toujours été pures et honorables; que mon dessein et mon unique desir ont toujours été,

sont toujours de l'avoir pour femme. J'espère qu'en faveur de ces dispositions, vous me pardonnerez l'erreur d'un moment; que vous-même m'aiderez à réparer mes torts envers elle, et à m'assurer un titre légitime à la possession de sa personne et de son cœur.

CHAPITRE V.

« O vous, qui, sur la nacelle légère de la
« vanité, que pousse le vent des éloges, vous
« embarquez follement pour le voyage de la
« renommée, attendez-vous à toutes les va-
« riations d'une course orageuse. Votre sort
« est d'être perpétuellement ou élevé sur le
« sommet du flot ou enfoncé dans le gouffre;
« quiconque soupire après la gloire, n'aura
« que de courts instans de repos; ranimé par
« un souffle, un autre souffle le détruira».

POPE.

Après que le Marquis eut ainsi terminé le récit de ses aventures, Lorenzo garda quelques instans le silence; il le rompit enfin.

« Raymond, dit-il en lui prenant la main, les loix strictes de l'honneur exi-

geroient que je vengeasse dans votre sang l'outrage fait par vous à ma famille; mais d'après les circonstances particulières que vous venez de me raconter, je ne puis voir en vous un ennemi. Je conçois que la tentation a été trop forte, et qu'il auroit fallu peut-être une vertu plus qu'humaine pour résister. La superstition de mes parens est la seule cause de tous ces malheurs; ils sont plus repréhensibles qu'Agnès et que vous-même. Le passé ne peut être rappelé, mais il peut être réparé par votre union avec ma sœur. Vous avez été, vous continuerez d'être mon meilleur, mon unique ami. J'ai pour Agnès la plus tendre affection, et si j'avois eu à faire choix d'un époux pour elle, c'est vous même que j'aurois choisi. Poursuivez donc votre entreprise. Je vous accompagnerai demain au soir, et conduirai moi-même Agnès à la maison du Cardinal. Ma présence légitimera sa conduite, et mettra à l'abri de toute censure sa fuite du couvent ».

Le Marquis lui témoigna sa vive reconnoissance. Lorenzo lui apprit qu'il n'avoit plus rien à craindre de l'inimi-

tié de Donna Rodolphe. Il y avoit déjà cinq mois que, dans un accès de colère, elle s'étoit rompu un vaisseau, et étoit morte dans l'espace de quelques heures. Passant ensuite à un autre objet, il lui parla des intérêts d'Antonia. Le Marquis fut fort surpris d'entendre parler de cette nouvelle parente. Son père avoit emporté au tombeau sa haine contre Elvire, et jamais il ne lui avoit même donné à entendre qu'il sût ce qu'étoit devenue la veuve de son fils aîné. « Vous avez eu raison de conjecturer, dit Don Raymond à son ami, que je serois disposé à reconnoître ma belle-sœur et son aimable fille. Les préparatifs de l'évasion d'Agnès ne me permettent pas de leur rendre visite aujourd'hui; mais je vous prie, Lorenzo, de les assurer de mon amitié, et de leur fournir, pour mon compte, toutes les sommes dont elles pourroient avoir besoin ». Lorenzo promit de se conformer à ses vues, aussi-tôt qu'il pourroit découvrir le lieu de la résidence d'Elvire. Il prit alors congé de son futur beau-frère, et retourna au palais de Médina.

Le jour commençoit à paroître lors-

que le Maquis se retira à son appartement. Sachant bien que son récit dureroit plusieurs heures, et voulant n'être point interrompu, il avoit, en rentrant à son hôtel, défendu qu'on l'attendît. Il fut donc un peu surpris, en entrant dans son anti-chambre, d'y trouver encore Théodore. Assis près d'une table, et tenant une plume à la main, le page étoit tellement occupé, qu'il ne s'apperçut point de l'approche de son maître, le marquis l'observa pendant quelques instans. Il écrivoit quelques lignes, s'arrêtoit, recommençoit à écrire, sourioit à ses idées, dont il paroissoit émerveillé. A la fin, il mit la plume sur la table, se leva, et s'écria, en se frottant les mains d'un air joyeux : « M'y voilà, c'est charmant; c'est charmant »!

Les transports du page furent interrompus par un grand éclat de rire.

« Qu'avez-vous donc là de si charmant » ? dit le Marquis, qui soupçonnoit de quelle nature étoient ses occupations.

Le jeune homme tressaillit, rougit, courut à la table, prit vîte son papier et le cacha dans son sein.

« Je ne savois pas, Monsieur, que vous fussiez si près de moi. Puis-je vous être de quelque utilité ? Lucas est déjà au lit ».

« Je compte aussi me mettre au lit dès que j'aurai pu vous dire mon opinion sur vos vers ».

« Sur mes vers, Monsieur » ?

« Oui Théodore, je suis sûr que le dieu des vers a pu seul vous tenir éveillé jusqu'à ce moment. Montrez-les-moi ; je serai fort aise de voir quelque nouveauté de votre composition ».

« En vérité, Monsieur, ils ne méritent pas votre attention ».

« Moi, je crois qu'ils sont charmans, puisque vous l'avez dit. Allons, voyons, je vous promets d'être un critique indulgent ».

L'aimable enfant lui présenta son papier d'un air fort humble en apparence ; mais le plaisir qui brilloit dans ses yeux à travers sa feinte tristesse, décéloit la vanité de son jeune cœur. Le Marquis sourit en observant ce qui se passoit dans l'ame de Théodore. Il s'assit ; le jeune page secrètement partagé entre l'espoir et la

crainte, cherchoit avec une inquiétude inexprimable à lire sur le visage de son maître l'effet de ses vers.

L'AMOUR ET LA VIEILLESSE.

La nuit étoit noire; un vent froid souffloit. Anacréon, devenu vieux et morose, étoit assis près de son feu dont il entretenoit la flamme pétillante. Soudain la porte de sa chaumière s'ouvre. Il apperçoit, ô surprise! l'Amour, qui jette autour de lui un regard amical, et le salue par son nom..

Quoi! c'est toi? dit Anacréon d'un air triste et mécontent. Voudrois-tu donc encore enflammer mon sein de ta dangereuse fureur? Que viens-tu chercher dans ce désert, où n'habitent ni les ris ni les jeux? Jamais cette vallée ne fut l'asyle des amans. Un éternel hiver tient ces plaines enchaînées. Aussi froide que lui, la vieillesse règne seule dans mon jardin, dans ma maison et dans mon cœur.

Quelque jeune vierge invoque en ce moment ton pouvoir sous un ombrage fleuri; hâte-toi de te rendre auprès d'elle. Ordonne aux songes voluptueux de voltiger autour de son lit. Va reposer sur le sein brûlant de Damon, va folâtrer autour des lèvres de Chloé, ou te faire un oreiller de sa joue vermeille.

Voilà les lieux que tu dois fréquenter; retire-toi. Crois-tu que j'aie oublié les peines que tu me causas tant que je fus dans les liens de Julie, le feu dont mon sein brûla, les soupirs jaloux qui déchirèrent mon cœur, et mes espérances déçues, et mes vœux dédaignés? Retire-

toi, te dis-je, et va chercher, pour le trahir, quelqu'autre que moi.

Est-ce que l'âge, bon-homme, a troublé votre raison, dit le dieu ? Est-ce à moi que s'adressent ces injures, à moi ! qui cependant vous aime encore ? S'il vous est arrivé de rencontrer une orgueilleuse, cent autres, dites-moi, n'ont-elles pas été douces avec vous ? Tel est l'homme : sa main écrit les bienfaits sur le sable, et grave sur la pierre solide un léger désagrément.

Qui t'a conduit, ingrat, au canal où Lesbie se baignoit en plein midi ? Qui t'a indiqué la cachette où Daphné reposoit seule au déclin du jour ? et lorsque Célie crioit au secours, quel autre que l'Amour t'inspira de lui fermer la bouche d'un baiser ? — Vous m'appelliez alors aimable enfant, vous ne vouliez aimer que moi. Le vin même ne vous plaisoit point, disiez-vous, si les lèvres de l'Amour n'avoient auparavant touché les bords du vase.

Ces momens si doux ne reviendront-ils plus ? Suis-je pour jamais banni de votre cœur ? Oh non ! Ce sourire me dit que vous m'aimez encore. Ce sein palpitant, ces yeux étincelans m'annoncent le retour de votre tendresse. Reviens, Anacréon, reviens à moi. Mon flambeau réchauffera ton cœur glacé par l'âge. Ma main désarmera la fureur du pâle hiver, et le printemps et la jeunesse reviendront folâtrer autour de moi.

L'Amour arracha de son aile une plume dorée, et la mit dans la main du Poëte. Aussi-tôt les rêves brillans de l'imagination s'élèvent autour de sa tête et la remplissent d'une sainte inspiration. Son sein brille d'une flamme céleste ; il saisit sa lyre. La plume rase légèrement les

cordes sonores, trop long-temps négligées. Anacréon chante de nouveau le pouvoir de l'Amour.

A ce nom seul les arbres des forêts secouent leurs chevelures de neige. Les ruisseaux, se fondant, brisent leurs froides entraves. L'hiver s'enfuit. La terre au même instant se couvre de fleurs nouvelles. L'haleine du zéphyr pénètre dans les réduits les plus solitaires, et le soleil, du haut du ciel, épand les rayons brillans du jour.

Attirés par les sons harmonieux, les faunes et les sylvains entourent la chaumière et cherchent à voir le musicien. Les nymphes des bois ressentent l'effet de l'enchantement. Impatientes, elles courent, elles bondissent, elles desirent, elles aiment. En écoutant les douces modulations de sa voix, elles oublient qu'Anacréon est vieux.

L'Amour, qui jamais ne reste en place, tantôt posé sur le haut de sa lyre, sait en l'agitant en prolonger les sons; tantôt en voltigeant, il les étouffe d'un coup d'aile ou interrompt la voix du chantre par un baiser. Dans un moment, se glissant entre ses bras, il se blottit dans son sein. Un instant après, il entrelace de roses les cheveux blancs du vieillard, et folâtre autour de sa tête, portés sur ses ailes d'or déployées.

Oh! désormais, dit Anacréon, je ne veux plus offrir mes vœux à d'autres autels, puisque l'Amour daigne encore m'inspirer. Assez d'autres chanteront les héros et les rois. Embouche qui voudra les trompettes guerrières. Amour, Amour! je te serai désormais fidèle. A toi seul je consacre ma lyre, et jusqu'à mon dernier soupir ma bouche ne chantera que toi.

Le Marquis rendit à Théodore son papier avec un sourire d'encouragement.

« Votre petit poëme me plaît beaucoup, lui dit-il; cependant vous ne devez pas trop vous en rapporter à mon opinion. En fait de poésie, je ne suis pas un très-bon juge. Il m'est arrivé de faire une fois quatre ou cinq espèces de vers; ils étoient tendres; la strophe commençoit par ces mots : « Je suis à toi, tu es à moi, &c. ». Cependant l'effet en a été pour moi si peu satisfaisant, que j'ai bien promis de n'en plus faire un seul de ma vie. Et quant à vous, Théodore, je dois vous dire que vous ne pouvez choisir une occupation plus dangereuse que celle de faire des vers. Un auteur, quel qu'il soit, bon, mauvais ou médiocre, est une créature malheureuse que chacun se croit en droit d'attaquer. Peu de personnes sont en état d'écrire un livre; mais tout le monde se croit apte à le juger. Un mauvais ouvrage porte avec lui sa punition : c'est le mépris et le ridicule. Est-il bon? Il excite l'envie, et attire sur son auteur mille et mille mortifications; il se voit assailli par une nuée de critiques par-

tiaux et de mauvaise humeur. L'un trouve à redire au plan, un autre au style, un autre à la moralité; et s'ils ne réussissent point à trouver des défauts à l'ouvrage, ils chercheront alors à flétrir l'auteur; ils produiront malicieusement au grand jour toutes les particularités propres à jeter du ridicule sur son caractère ou sur sa vie privée, et viseront à blesser l'homme, s'ils ne peuvent atteindre l'écrivain. En un mot, entrer dans la carrière de la littérature, c'est vous exposer volontairement à tous les traits de la jalousie, du ridicule, du dédain, et même du blâme. Un jeune auteur, je le sais, trouve en cela même de l'encouragement et de la consolation. *Lope de Vega*, se dit-il à lui-même, et *Calderne*, ont eu aussi des critiques injustes et envieux; et modestement il se range dans la même catégorie. Je sais que ces sages observations ne font que glisser sur votre esprit, que la manie littéraire est un mal sans remède, et qu'il ne vous est pas plus aisé de cesser d'écrire qu'à moi de cesser d'aimer; cependant si vous ne pouvez résister totalement au paroxisme poétique, ayez du moins la

précaution de ne communiquer vos vers qu'à ceux dont la prévention bien déclarée en votre faveur vous assure leur approbation ».

« Ainsi, Monsieur, vous ne trouvez donc pas que mes vers soient bons » ? reprit Théodore d'un air consterné.

« Je ne dis pas cela. Je vous ai déclaré au contraire qu'ils me plaisoient beaucoup ; mais mon amitié pour vous me rend suspect de partialité, et d'autres pourroient en porter un jugement moins favorable. Je dois encore vous dire que ma prévention même ne m'aveugle pas, au point de n'y pas appercevoir un assez grand nombre de défauts. Par exemple, j'y vois une grande profusion de métaphores. La force de vos vers, en général, consiste plus dans les mots que dans le sens ; quelques vers ne sont là que pour la rime, et la plupart des meilleures idées sont empruntées d'autres poètes, quoique vous-même ignoriez peut-être le plagiat. Ces défauts pourroient, à la rigueur, être excusés dans un ouvrage de longue haleine ; mais un aussi petit poëme devroit être parfait ».

« Cela peut être vrai, Monsieur ; mais

je vous prie de considérer que je n'écris que pour mon plaisir ».

« Vos défauts en sont moins excusables. On peut pardonner quelques négligences à ceux qui, écrivant pour de l'argent, sont obligés de compléter leur tâche dans un temps donné, et sont payés, non d'après la valeur, mais d'après le volume de leurs productions; mais dans ceux qu'aucune nécessité n'oblige à se faire auteurs, qui, n'écrivant que pour l'honneur, ont tout le loisir de polir leurs compositions, ces fautes sont impardonnables; elles appellent sur l'ouvrage les traits de la plus sévère critique ».

Le Marquis se leva. Voyant Théodore triste et découragé, il ajouta en souriant:

« Cependant ces vers ne déshonoreront point votre nom. Votre versification est assez facile, et vous avez l'oreille juste. La lecture de votre petit poëme m'a causé beaucoup de plaisir; et si ce n'est pas vous demander une faveur trop grande, je vous serai fort obligé de m'en donner une copie ».

Ces derniers mots épanouirent la physionomie du jeune homme; n'ayant

pas apperçu le sourire moitié sincère, moitié ironique qui accompagnoit cette prière, il se hâta de promettre la copie. Le Marquis entra dans sa chambre, satisfait d'avoir donné cette petite leçon à la vanité de Théodore, se jeta sur son lit, s'endormit, et fit d'agréables rêves sur le bonheur que lui promettoit son union prochaine avec Agnès.

A son retour à l'hôtel de Médina, Lorenzo demanda ses lettres ; il en trouva plusieurs qui l'attendoient, mais il ne trouva point celle que lui-même attendoit. Léonelle n'avoit pu lui écrire le même soir. Elle n'avoit eu que le temps d'informer don Christoval, sur qui elle se flattoit d'avoir fait une impression assez profonde, et dont elle vouloit, avant tout, s'assurer du lieu où il pourroit la revoir. A son retour du sermon, Léonelle avoit raconté à sa sœur comment un fort aimable cavalier avoit eu pour elle les attentions les plus marquées, et comment son compagnon s'étoit chargé d'embrasser les intérêts d'Antonia auprès du Marquis de Las Cisternas. Elvire fut beaucoup moins

satisfaite de ce récit que celle qui le faisoit. Elle blâma l'imprudente facilité avec laquelle sa sœur avoit confié à un inconnu le secret de ses affaires, et craignit qu'une démarche aussi inconsidérée n'inspirât au Marquis des préventions contre elle ; mais elle cacha dans le fond de son cœur sa principale crainte. Elle avoit observé qu'au seul nom de Lorenzo le rouge montoit au visage de sa fille. Toutes les fois qu'il en étoit question, Antonia, timide, embarrassée, détournoit la conversation et parloit d'Ambrosio. Ayant apperçu les émotions de ce jeune cœur, Elvire exigea de Léonelle qu'elle se dispensât d'écrire aux deux cavaliers. Un soupir échappé à Antonia, confirma la prudente mère dans son opinion.

Mais Léonelle avoit, de son côté, résolu de n'en faire qu'à sa tête ; elle ne vit dans les scrupules de sa sœur, que l'inspiration d'une secrète jalousie. Elvire craignoit apparemment qu'elle ne pût parvenir à un rang supérieur au sien. Léonelle adressa donc secrètement à Lorenzo le billet suivant, qui lui fut remis à son réveil :

« Vous m'accusez sans doute, Segnor

Lorenzo, de négligence et d'ingratitude, mais je vous jure sur mon honneur virginal qu'il ne m'a pas été possible hier d'accomplir ma promesse. Je ne sais en quels termes vous instruire de l'étrange accueil qu'a fait ma sœur à votre bon desir de lui rendre visite. Ma sœur est une femme fort singulière, quoiqu'elle ait de bonnes qualités ; mais elle est jalouse de moi, ce qui fait que souvent ses idées me semblent inexplicables. En apprenant que votre ami m'avoit fait beaucoup de politesse, elle a pris l'alarme ; elle a blamé ma conduite, et m'a expressément défendu de vous faire connoître notre adresse; mais ma reconnoissance des bons offices que vous nous avez offerts, et, l'avouerai-je? mon desir de revoir le trop aimable Christoval, ne me permettent pas de condescendre à ses volontés. Nous demeurons, Monsieur, dans la rue de *Saint-Jago*, la quatrième porte après le palais d'*Albornos*, et presque en face du barbier *Miguel Coello*. Vous pouvez demander Donna Elvire Dalfa, nom de fille de ma sœur, qu'elle continue de porter, d'après l'ordre exprès de son beau-père. Vous êtes sûr de nous trou-

ver ce soir à huit heures ; mais ne laissez pas échapper un mot qui puisse faire soupçonner à ma sœur que je vous ai écrit cette lettre. Si vous voyez le Comte d'Ossorio, dites-lui, — je rougis en le déclarant, que sa présence aussi ne sera que trop agréable à la tendre

« LÉONELLE ».

Ces derniers mots étoient écrits avec de l'encre rouge, pour figurer l'aimable rougeur qui couvroit les joues de Léonelle lorsqu'elle traçoit des mots si propres à effaroucher sa pudeur virginale.

Après avoir lu ce billet, Lorenzo fit chercher par-tout Don Christoval ; mais n'ayant pu le trouver de tout le jour, il prit le parti de se rendre seul chez Donna Elvire, à la grande mortification de Léonelle. Le domestique qu'il chargea de l'annoncer ayant déjà dit qu'Elvire étoit à la maison, elle ne put refuser sa visite ; ce ne fut cependant qu'avec répugnance qu'elle consentit à le recevoir. Cette répugnance fut encore accrue par l'émotion visible que son approche, et sur-tout sa présence produisirent sur Antonia. Lorenzo étoit bien

fait de sa personne; ses traits étoient expressifs et ses manières naturellement élégantes. Elvire, quand elle l'apperçut, résolut de le recevoir avec une politesse froide, de refuser ses offres de service, tout en se montrant reconnoissante de ce qu'elles avoient d'obligeant, et de lui faire sentir, sans cependant l'offenser, qu'elle seroit charmée qu'il voulût à l'avenir supprimer ses visites.

Lorsqu'il entra, Elvire, indisposée, étoit à demi-couchée sur un lit de repos. Antonia brodoit, assise devant son tambour, et Léonelle, en habit de bergère, lisoit la *Diane de Monte-Mayor*. Lorenzo s'attendoit à trouver dans Elvire, quoiqu'elle fût mère d'Antonia, la sœur de Léonelle et la fille d'un honnête cordonnier de Cordoue. Un seul coup-d'œil fut suffisant pour le détromper; il vit une femme d'une figure très-distinguée, et belle encore, quoique le temps et les chagrins eussent un peu altéré ses traits. Sa physionomie étoit grave; mais cette gravité étoit tempérée par une douceur enchanteresse. Lorenzo conjectura qu'elle devoit avoir ressemblé dans sa jeunesse à

Antonia ; il commença par témoigner son étonnement de l'imprudente prévention du feu Comte de Las Cisternas. Elle le pria de s'asseoir, et se rassit elle-même.

Antonia le reçut avec une simple révérence, et continua de travailler. Pour cacher la rougeur qui couvroit ses joues, elle se plioit en deux sur son métier. La tante joua la modestie; elle affecta de rougir et d'être tremblante ; elle tenoit les yeux baissés, se préparant à recevoir les complimens de Don Christoval, qu'elle supposoit entré avec Médina ; mais à la fin, regardant autour d'elle, ce fut avec une extrême mortification qu'elle s'apperçut que Médina étoit seul. Comme il parloit à Elvire de Don Raymond, Léonelle impatiente lui demanda, en l'interrompant, ce qu'étoit devenu son ami.

Ah ! Segnora, répondit tristement Lorenzo, qui desiroit se maintenir dans ses bonnes graces, combien il sera affligé d'avoir manqué cette occasion de vous présenter ses hommages ! La maladie subite d'un de ses parens l'a obligé de quitter Madrid à la hâte ; mais soyez sûre qu'à son retour, sa première dé-

marche sera de venir se mettre à vos pieds.

Comme il disoit ces mots, ses yeux rencontrèrent ceux d'Elvire, dont le regard fixe et expressif lui reprocha d'avoir dit un mensonge. Léonelle, de son côté, ne fut pas plus satisfaite de cette réponse. Honteuse et mécontente, elle se leva, et sortit en grommelant.

Lorenzo se hâta de réparer sa faute et de se rétablir dans l'opinion d'Elvire; il lui rapporta la conversation qu'il avoit eue avec le Marquis, l'assurant que Don Raymond étoit prêt à la reconnoître pour la veuve de son frère, et qu'il l'avoit spécialement chargé de venir lui rendre visite, en attendant qu'il pût y venir lui-même. Cette nouvelle soulagea d'un grand poids l'esprit d'Elvire. Elle avoit donc enfin trouvé un protecteur pour sa jeune orpheline! Elle remercia Lorenzo de s'être si généreusement intéressé pour elle; cependant elle ne l'invitoit point à répéter sa visite. En prenant congé, Lorenzo lui demanda la permission de venir quelquefois s'informer de sa santé. Le ton poli avec lequel il fit cette demande,

la reconnoissance, l'amitié qui l'unissoit au Marquis, tous ces motifs ne laissoient point à Elvire la liberté d'un refus ; elle consentit à le recevoir ; il promit de ne point abuser de la permission, et sortit.

Après son départ, Elvire et Antonia, restées seules, gardèrent quelques instans le silence. Toutes deux desiroient parler sur le même sujet ; mais l'une éprouvoit un embarras qui ne lui permettoit pas de desserrer les lèvres, l'autre craignoit de voir ses craintes confirmées, et toutes deux se taisoient.

« Ce jeune homme est fort aimable, dit enfin Elvire ; il me plaît beaucoup. Hier, à l'église, fut-il long-temps auprès de vous, Antonia »?

« Oh ! maman, il ne m'a pas quittée un seul instant ; il a eu l'honnêteté de me donner sa chaise, et s'est montré fort obligeant et fort attentif ».

« Vraiment? Pourquoi donc ne m'en avez-vous point parlé? Je ne vous ai pas même entendu prononcer son nom. Votre tante m'a fait un pompeux éloge de son ami ; vous m'avez parlé de l'éloquence d'Ambrosio, et l'une et l'autre ne m'avez pas dit un seul mot, ni de

la personne, ni des agrémens de Don Lorenzo. Si Léonelle ne m'eût pas instruite de son empressement à nous servir, j'aurois totalement ignoré son existence ».

Antonia rougit, et ne répondit point.

« Vous en jugez peut-être moins favorablement que moi. Sa figure est, à mon gré, fort agréable; sa conversation est celle d'un homme sensé, et ses manières sont fort engageantes. Peut-être l'avez-vous vu sous un autre aspect. Vous semble-t-il.... désagréable » ?

« Désagréable ! Oh ! maman, comment seroit-il possible ? Il eut hier tant de bontés pour moi; sa figure est à-la-fois si gracieuse et si noble, sa conversation est si intéressante, ses manières si engageantes !... Soyez sûre, maman, que je pensois à lui, quoique je ne vous en parlasse point ».

« Oh ! cela, je le crois. Mais vous n'avez pas eu le courage de m'en faire vous-même la confidence; vous m'avez caché, Antonia, que vous nourrissiez au fond de votre cœur un sentiment nouveau, et cela parce que vous avez pensé que je pourrois le désapprou-

ver. Venez près de moi, mon enfant».

Antonia, confuse et embarrassée, quitta sa broderie, et, se jetant à genoux près du sofa, cacha son visage dans le sein de sa mère.

«Calmez vos craintes, ma chère Antonia. Voyez en moi une tendre amie, et ne craignez aucun reproche de ma part. J'ai lu sur votre visage les émotions de votre cœur; vous n'avez point l'art de les cacher, et elles ne pouvoient échapper à l'œil attentif d'une mère. Ce Lorenzo, croyez-moi, est dangereux pour votre repos. En supposant même que votre affection fût payée par lui de retour, quelles peuvent être les suites de cet attachement? Vous êtes pauvre et n'avez point d'amis, mon Antonia; Lorenzo est l'héritier du Duc de Médina-Céli. En supposant qu'il n'ait que des vues honorables, son oncle ne consentira jamais à cette union; et moi, je n'y donnerai point mon consentement sans celui de cet oncle. J'ai trop appris, par ma propre expérience, à quels chagrins une jeune fille s'expose en entrant dans une famille qui refuse de la recevoir. Combattez donc votre penchant, ma fille;

quoi qu'il doive vous en coûter, tâchez de le surmonter».

Antonia baisa la main de sa mère, et promit d'obéir.

«Pour empêcher, continua Elvire, que votre affection ne s'accroisse, il sera nécessaire d'arrêter le cours des visites de Lorenzo. Le service qu'il m'a rendu ne me permet pas de l'éconduire formellement; mais, si je n'augure pas trop favorablement de son caractère, j'espère qu'il entendra mes raisons. Qu'en dites-vous, mon enfant? Cette précaution ne vous semble-t-elle pas nécessaire»?

Antonia souscrit à tout sans hésiter, mais non pas sans regret. Sa mère l'embrassa affectueusement, et se retira dans sa chambre à coucher. Antonia suivit son exemple, et fit vœu si fréquemment de ne plus penser à Lorenzo, qu'elle ne pensa qu'à lui jusqu'au moment où le sommeil vint fermer sa paupière.

Au sortir de chez Elvire, Lorenzo se hâta de rejoindre le marquis. Tout étoit prêt pour le second enlévement d'Agnès. A minuit, les deux amis étoient avec uu carrosse à quatre che-

vaux, sous les murs du couvent. Don Raymond, possesseur de la clef du jardin, en ouvrit la porte, ils entrèrent, et attendirent pendant quelque temps qu'Agnès vînt les joindre. Le Marquis, impatient, et craignant que sa seconde tentative ne fût pas plus heureuse que la première, proposa d'aller de plus près *reconnoître* le couvent. Les deux amis s'approchèrent; tout étoit tranquille et dans l'obscurité.

L'Abbesse avoit jugé à propos de garder le secret sur l'aventure d'Agnès, craignant que le crime d'un des membres de sa communauté ne rejaillît sur tout le reste, ou que l'interposition de quelques parens puissans ne la frustrât de sa vengeance, en lui enlevant sa victime. Elle avoit donc eu soin de ne donner à l'amant d'Agnès aucune raison de soupçonner que ses desseins étoient découverts, et que son amante alloit être punie. La même raison lui avoit fait rejeter l'idée de faire arrêter le séducteur inconnu, lorsqu'il se présenteroit la nuit au jardin. Cette marche auroit causé trop de trouble et attiré trop particulièrement sur son couvent les yeux de tout Madrid. Elle

se contenta de renfermer étroitement Agnès, laissant à son amant la liberté de poursuivre l'accomplissement de ses desseins. Le résultat de cette détermination fut tel qu'elle l'avoit espéré. Le Marquis et Lorenzo attendirent en vain jusqu'au point du jour; ils se retirèrent alors sans bruit, alarmés de voir ainsi leur projet avorté, et ne pouvant en deviner la cause.

Le lendemain matin, Lorenzo courut au couvent, et demanda à voir sa sœur. L'Abbesse parut à la grille, et lui annonça d'un air triste que, depuis plusieurs jours, Agnès avoit paru fort agitée; qu'elle avoit été vainement pressée par ses compagnes de leur dévoiler la cause de sa mélancolie, et de chercher dans leur amitié des consolations; qu'elle avoit obstinément persisté à ne leur faire aucune confidence; mais que jeudi soir ses peines secrètes avoient produit un effet si violent sur sa constitution, qu'elle étoit tombée malade et gardoit à présent le lit.

Lorenzo ne crut pas un mot de cette histoire, dit qu'il vouloit absolument voir sa sœur, et demanda, si elle ne

pouvoit descendre à la grille, à être admis dans sa cellule.

L'Abbesse fit le signe de la croix, choquée de la seule idée que l'œil profane d'un homme pût parcourir l'intérieur de sa sainte maison; et, fort étonnée que Lorenzo pût lui faire une semblable proposition, elle lui dit que sa demande ne pouvoit lui être accordée; mais que, s'il vouloit revenir le lendemain, elle espéroit que sa chère fille seroit suffisamment rétablie pour descendre au parloir. Lorenzo fut obligé de se retirer, assez mécontent de cette réponse, et alarmé pour la sûreté de sa sœur.

Il revint au couvent le lendemain de bonne heure. « Agnès étoit plus mal. Le médecin avoit déclaré qu'elle étoit en danger; il lui avoit ordonné de rester tranquille dans son lit; elle ne pouvoit conséquemment recevoir la visite de son frère ». Lorenzo devint furieux; il pria, supplia, menaça, mais en vain: après avoir employé tous les moyens imaginables, il revint désespéré trouver le Marquis. Celui-ci, de son côté, avoit mis tout en usage pour découvrir ce qui avoit pu faire échouer le

complot. Don Christoval, auquel ils avoient cru devoir confier leur secret, avoit cherché à faire parler la vieille portière du couvent, qu'il connoissoit d'ancienne date; mais elle étoit sur ses gardes : il n'en put tirer aucun éclaircissement. Le Marquis écumoit de colère; Lorenzo n'étoit guère moins agité. Tous deux s'accordoient à conjecturer que le secret de l'évasion avoit été découvert, et que la maladie d'Agnès n'étoit qu'un prétexte inventé par l'Abbesse; mais ils n'appercevoient aucun moyen de l'arracher de ses mains.

Lorenzo se rendoit chaque jour au couvent, et chaque jour on lui disoit que sa sœur étoit ou plus mal ou dans le même état. Bien assuré que ces rapports étoient faux, il n'en étoit point alarmé; mais comme il ignoroit de quelle manière sa sœur étoit traitée, et d'après quels motifs l'Abbesse s'obstinoit à empêcher qu'il ne la vît, cette incertitude lui causoit les plus vives inquiétudes. Telle étoit la situation de Lorenzo et du Marquis, lorsque celui-ci reçut une seconde lettre du Cardinal-Duc de Lerme. Cette lettre renfermoit la bulle du pape qui relevoit

Agnès de ses vœux, et ordonnoit qu'elle fût rendue à ses parens. L'arrivée de ce papier essentiel détermina la marche qu'ils suivroient désormais. Ils convinrent que Lorenzo iroit porter dès le lendemain une expédition de la bulle à l'Abbesse, qui, pour se dispenser d'obéir, ne pourroit alors alléguer la maladie d'Agnès; qu'il exigeroit que sa sœur lui fût remise à l'instant même, et qu'il la conduiroit au palais de Médina.

Ainsi délivré de toute inquiétude relativement à sa sœur, Lorenzo eut quelques instans à donner à l'amour et à Antonia. Vers les huit heures, il se présenta de nouveau chez Elvire; elle avoit donné ordre qu'on le laissât entrer. Dès qu'on l'eut annoncé, sa fille se retira avec Léonelle; et quand il entra, il trouva Elvire seule. Elle le reçut un peu plus familièrement que la première fois, et le fit asseoir auprès d'elle.

« Don Lorenzo, dit-elle, allant droit au fait, vous devez me croire reconnoissante du service que vous m'avez rendu auprès du Marquis; soyez assuré que je n'en perdrai jamais le souvenir. L'intérêt seul de mon enfant, de ma

chère Antonia, va m'inspirer ce que je me propose de vous dire aujourd'hui. Ma santé est foible ; bientôt peut-être Dieu me rappellera à lui. Ma fille alors demeureroit sans parens et sans protecteurs, si, par quelque imprudence, elle perdoit l'espoir de trouver protection dans la famille de Cisternas. Ma fille est jeune et sans artifice ; elle est assez jolie pour qu'il me soit permis de songer à la préserver de la séduction ; son ame est d'ailleurs douce et aimante. Un seul instant peut éveiller des passions encore assoupies dans le fond de son cœur. Vous êtes aimable, Don Lorenzo ; Antonia est déjà reconnoissante envers vous. Vous le dirai-je ? votre présence ici me fait trembler. Je crains qu'elle ne lui fasse éprouver des sentimens qui répandroient l'amertume sur le reste de sa vie, ou lui feroit concevoir des espérances que sa situation rendroit éternellement vaines et inexcusables. Pardonnez-moi si je vous avoue mes craintes, et laissez-moi vous en développer les motifs. Je ne puis vous interdire l'entrée de ma maison ; mais je crois pouvoir invoquer votre générosité, et vous prier d'avoir égard aux sollicitudes

d'une mère. Croyez que je regretterai sincèrement de ne pouvoir cultiver votre connoissance; ma tendresse pour ma fille m'oblige, Don Lorenzo, à vous prier de supprimer à l'avenir vos visites. En cédant à ma demande, vous augmenterez l'estime que j'ai déjà conçue pour vous, et dont tout me porte à croire que vous êtes digne ».

« Votre franchise me charme, reprit Lorenzo, et je vous confirmerai dans la bonne opinion que vous avez de moi; cependant j'espère que les raisons que vous venez de m'alléguer ne vous porteront pas à persister dans votre demande. J'aime votre fille, et l'aime sincèrement. Ce seroit pour moi le comble du bonheur, si je pouvois lui inspirer ces sentimens même que vous paroissez redouter, la conduire à l'autel, et recevoir sa main d'elle-même et de vous. Quant à présent, je ne suis pas riche, il est vrai; mon père, en mourant, ne m'a laissé qu'un modique héritage; mais mes espérances me permettent peut-être d'oser prétendre à la main de la fille du Comte de Las Cisternas ».

Il alloit continuer : Elvire l'interrompit.

« Ce titre pompeux, Don Lorenzo, vous fait perdre de vue mon origine. Vous oubliez que j'ai passé quatorze ans en Espagne, désavouée par la famille de mon mari, et n'existant que d'une pension à peine suffisante pour l'entretien et l'éducation de ma fille. J'ai même été négligée par la plupart de mes propres parens, qui ne pouvoient croire à la réalité de mon mariage. Ma pension ayant cessé à la mort de mon beau-père, je me suis trouvée réduite à l'indigence. Me voyant dans cette situation, ma sœur, qui unit à quelques travers d'esprit le cœur le plus tendre et le plus généreux, m'a aidée de son peu de fortune, m'a engagée à me rendre à Madrid, où elle me soutient, ma fille et moi, depuis que nous avons quitté la Murcie. Ne voyez donc point dans Antonia la descendante du Comte de Las Cisternas; considérez-la comme une pauvre et malheureuse orpheline, comme la petite-fille de l'artisan Torribio Dalfa, comme la pensionnaire nécessiteuse de la fille d'un simple ouvrier. Comparez cette situation à celle du neveu et de l'héritier du puissant Duc de Médina. Je crois que vos inten-

tions sont honorables, Don Lorenzo; mais comme il n'y a point d'espoir que votre oncle veuille jamais approuver cette union, je prévois que les suites de votre attachement seroient fatales au repos de mon enfant».

« Pardon, Segnora; vous êtes mal informée, si vous mesurez le caractère de mon oncle sur celui de la plupart des autres hommes. Mon oncle a une manière de voir supérieure aux vains préjugés et aux motifs sordides d'intérêt; il a beaucoup d'affection pour moi, et je n'ai aucune raison de craindre qu'il voulût s'opposer à mon mariage avec Antonia, quand il verroit que mon bonheur en dépend. Mais en supposant même qu'il n'y voulût pas consentir, qu'ai-je à craindre? Mes parens ne sont plus; je suis possesseur de ma petite fortune : elle sera suffisante pour soutenir convenablement Antonia, et je suis prêt à renoncer, pour obtenir sa main, au duché de Médina ».

« Vous êtes vif et jeune, Lorenzo; ces idées sont de votre âge; mais j'ai trop appris par moi-même, que le malheur accompagne toujours les alliances inégales. J'ai épousé, contre la volonté

de sa famille, le Comte de Las Cisternas; j'en ai été sévèrement punie. Quelque fût le lieu de notre retraite, la colère de son père a toujours poursuivi Gonzalve; la pauvreté vint nous assaillir, et nous ne trouvâmes plus d'amis. Notre mutuelle affection existoit toujours; mais, hélas! ce n'étoit plus sans interruption. Accoutumé à l'aisance, mon époux soutint mal le passage de la richesse à l'indigence. Il regretta les biens dont il avoit joui et qu'il avoit quittés pour moi; et quelquefois le désespoir venant à s'emparer de son ame, il me reprochoit notre commune détresse; me nommoit le fléau de sa vie, la source de ses chagrins, la cause de sa ruine. Il ignoroit, hélas! combien étoient plus amers les reproches que se faisoit mon propre cœur. J'avois triplement à souffrir, pour moi-même, pour mes enfans, et pour lui. Il est vrai que ces instans étoient courts. Sa sincère tendresse reprenoit bientôt son empire, et son repentir alors, son empressement à essuyer mes larmes, me tourmentoient encore plus que ses reproches. Il se jetoit à mes genoux, me demandoit mille fois pardon, et se maudissoit lui-même

comme l'unique cause de mes peines. Je veux épargner ces souffrances à ma fille. Tant que je vivrai, elle ne sera point votre épouse sans le consentement de votre oncle, qui indubitablement désapprouvera cette union. Il est puissant : je n'exposerai point mon Antonia aux effets de sa colère et de sa persécution ».

« Sa persécution ! Songez-vous combien il me seroit aisé de l'éviter ? En mettant les choses au pis, je n'aurois qu'à quitter l'Espagne. Ma fortune peut être aisément réalisée. Les îles d'Amérique nous offriront une retraite sûre ; j'ai même un petit bien à Saint-Domingue. Nous partirons ; la patrie sera pour moi le lieu où je pourrai posséder sans trouble Antonia ».

« Chimères romanesques ! Tels étoient aussi les sentimens de Gonzalve. Il crut pouvoir abandonner l'Espagne sans regret : le moment du départ le détrompa. Vous ne savez pas ce que l'on souffre à quitter son pays natal ! à le quitter pour ne jamais le revoir ; à le quitter pour des régions inconnues et sauvages, situées sous un climat dangereux ; à s'éloigner sans retour des compagnons de

sa jeunesse ; à voir périr autour de soi les objets de sa tendresse, victimes des incurables maladies que produit la brûlante atmosphère de l'Inde ! J'ai eu tous ces maux à supporter. Mon époux et deux aimables enfans ont trouvé leur tombeau dans l'île de Cuba. Un prompt retour en Espagne a sauvé seule ma jeune Antonia. Ah ! Don Lorenzo, si vous pouviez concevoir tout ce que j'ai souffert pendant cette absence ! combien je regrettois les lieux qui m'ont vu naître ! Je portois envie aux vents qui souffloient vers l'Espagne, et quand un matelot espagnol, en passant sous mes fenêtres, chantoit quelque air connu, je sentois mes yeux se remplir de larmes en songeant à mon pays natal. Gonzalve lui-même, mon malheureux époux.... ».

Les larmes gagnèrent Elvire ; elle se couvrit le visage de son mouchoir. Après quelques instans de silence, elle se leva.

Excusez-moi, dit-elle, si je vous quitte un moment. Le souvenir de mes peines m'a fort agitée, et j'ai besoin d'un peu de solitude. En attendant mon retour, parcourez ces stances : je les ai

trouvées, après la mort de mon mari, parmi ses papiers. Le chagrin m'auroit tuée, si j'avois su plutôt qu'il fût occupé de ces idées. Il écrivit ces vers lorsque nous partîmes pour Cuba, dans un de ces momens où, l'ame obscurcie par le chagrin, il oublioit qu'il avoit près de lui sa femme et deux enfans. Les biens que nous quittons nous semblent toujours les plus précieux. Gonzalve quittoit pour jamais l'Espagne; le reste du monde n'offroit rien à ses yeux qui pût le dédommager de cette perte. Lisez ces stances, Don Lorenzo, elles vous donneront quelques idées des sentimens d'un banni ».

Elvire remit le papier à Lorenzo, et sortit de l'appartement.

L'EXIL.

O beau pays de l'Ibérie!
Champs et vallons aimés des cieux;
Heureux climats, terre chérie,
Recevez mes derniers adieux.

Sur des bords déserts et sauvages
Gonzalve bientôt égaré,
Sentira son cœur déchiré
Du regret de vos doux rivages.
O beau pays, &c.

J'étois, au sein de l'opulence,
Honoré, caressé, servi :
L'Amour, hélas ! m'a tout ravi ;
Je perds jusques à l'espérance.
O beau pays, &c.

Qui me rendra le sort prospère,
Le bonheur qui m'étoit promis,
Mon rang, mes biens et mes ami
Et la tendresse de mon père ?
O beau pays, &c.

Demeure antique de Murcie,
Je te quitte, paisible lieu,
Pour aller sous un ciel de feu
Tourmenter ma pénible vie.
O beau pays, &c.

De l'œil encore, je suis, j'embra
Ces monts grouppés dans un loin
Qui déjà confus, incertain,
Par degrés, pâlit et s'efface.
O beau pays, &c.

Dors, mon vaisseau, dors, je te
Ou fais, du moins, peu de chem
Afin qu'à mon réveil demain
J'apperçoive encor ma patrie.
O beau pays, &c.

Vain desir ! prière impuissante !
Le vent souffle ; l'onde a grossi
Hélas ! je serai loin d'ici
Demain à l'aube renaissante.
O beau pays, &c.

Lorenzo avoit à peine eu le temps de lire ces vers, lorsqu'Elvire rentra. Après avoir donné un libre cours à ses larmes, elle avoit recouvré l'air calme et la dignité qui lui étoient ordinaires.

« Je n'ai rien à vous dire de plus, reprit-elle; je vous ai exposé mes craintes, je vous ai dit les raisons qui me font desirer que vous ne répétiez plus vos visites. Je me suis confiée pleinement à votre honneur, et je suis bien assurée que je n'ai pas eu de vous une opinion trop favorable ».

« Encore une question, Segnora, je vous prie. Si le Duc de Médina approuvoit mon amour, me permettriez-vous d'adresser mes hommages à vous et à l'aimable Antonia »?

« Je ne dissimulerai point avec vous, Don Lorenzo. Quoiqu'il soit peu probable que cette union puisse jamais avoir lieu, je crains que ma fille elle-même ne la desire; je ne vous cacherai point que votre présence a déjà fait sur elle une impression qui me cause les plus sérieuses alarmes. Je suis donc obligée de la tenir éloignée de vous. Quant, à moi, il n'y a pas lieu de douter que

je ne fusse charmée de voir mon enfant avantageusement établie. Je n'ai pas l'espoir de vivre encore long-temps ; le Marquis de Las Cisternas m'est parfaitement inconnu ; quelles que soient aujourd'hui ses dispositions relativement à sa nièce, il se mariera ; il est possible qu'Antonia ne plaise point à son épouse, et qu'elle perde ainsi son unique protecteur. Si le Duc votre oncle donne son consentement, vous obtiendrez sûrement le mien et celui de ma fille, et ma porte alors vous sera ouverte ; jusques-là, je vous prie d'être convaincu de mon estime et de ma reconnoissance, et de vous rappeler que nous ne devons plus nous voir ».

Lorenzo promit tout ce qu'exigeoit Elvire, en l'assurant qu'il espéroit avoir bientôt obtenu ce consentement. Prenant ensuite occasion de ce qu'elle venoit de dire sur l'épouse future du Marquis, il lui raconta en peu de mots l'histoire de ses aventures avec Agnès, en ajoutant que Don Raymond n'attendoit que la fin très-prochaine de cette affaire pour venir assurer lui-même Donna Elvire de son amitié et de sa protection.

« Votre sœur est, dites-vous, à Sainte-Claire, reprit Elvire; je tremble pour elle. Une de mes amies, qui fut élevée dans ce couvent, m'a peint l'Abbesse comme une femme hautaine, inflexible, superstitieuse et vindicative. On m'a dit depuis, qu'elle s'étoit mis en tête d'établir la plus sévère régularité dans son couvent, et que les plus légères imprudences ne trouvoient jamais grace à ses yeux; qu'elle savoit, quoique violente, prendre au besoin le masque de la douceur et de la bonté; mais qu'elle étoit implacable, et capable de prendre comme d'éluder, les mesures les plus rigoureuses pour l'accomplissement de ses volontés. Je suis inquiète d'apprendre que Donna Agnès soit entre les mains d'une femme aussi dangereuse.

Lorenzo se leva et prit congé. Elvire, en lui rendant le salut, lui présenta sa main, qu'il baisa respectueusement; il témoigna ses regrets de ne pouvoir encore saluer Antonia, et retourna à son hôtel. Fort satisfaite du résultat de cette conversation, forcée de s'avouer à elle-même que Lorenzo, pour gendre, ne lui déplairoit pas, elle crut cependant

ne devoir point confier à sa fille la foible lueur d'espérance que les dispositions de son jeune amant lui laissoient entrevoir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Lorenzo étoit au couvent de Sainte-Claire, muni d'une copie en bonne forme des ordres du Saint-Père. Les Nonnes étoient encore à matines : il en attendit impatiemment la fin. L'Abbesse enfin parut à la grille : il demanda à voir Agnès. Hélas ! répondit la vieille Dame, la situation de cette chère enfant devient à chaque moment plus dangereuse. Les médecins en désespèrent ; ils ont déclaré qu'il n'y avoit pour elle de guérison à espérer, qu'autant qu'on la préserveroit de toute visite propre à agiter ses esprits. Lorenzo répondit à ces douloureuses exclamations, en présentant à l'Abbesse l'ordre exprès de Sa Sainteté, et exigea que, malade ou non, sa sœur lui fût remise sans délai.

L'Abbesse reçut le papier avec l'air de la plus profonde humilité ; mais quand elle eut d'un coup-d'œil vu ce qu'il contenoit, sa colère parut à travers les efforts de son hypocrisie. Son

visage devint pourpre, et les regards qu'elle lança à Lorenzo exprimoient la fureur et la menace.

« Cet ordre est positif, dit-elle en s'efforçant de paroître calme, et je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de m'y conformer ».

Lorenzo poussa un cri de surprise.

« Je vous le répète, Monsieur, je m'empresserois d'obéir à cet ordre; malheureusement cela n'est plus en mon pouvoir. J'ai voulu, par égard pour vos sentimens fraternels, vous annoncer par degrés un malheureux événement, vous préparer à en recevoir courageusement la nouvelle. Cet ordre exprès rompt toutes mes mesures. Vous demandez Agnès, votre sœur; je suis obligée de vous informer sans détour qu'elle est morte vendredi dernier ».

Lorenzo pâlit.

« Vous me trompez, dit-il après un moment de réflexion. Il n'y a pas encore cinq minutes que vous me disiez qu'elle étoit malade, mais toujours vivante. Produisez-moi ma sœur à l'instant même; je dois, je veux la voir ».

« Vous vous oubliez, Monsieur; vous

devez du respect à mon âge aussi bien qu'à ma profession. Votre sœur n'est plus ; je ne vous ai caché jusqu'à présent sa mort, que pour vous épargner un coup trop violent. En vérité, je suis bien mal payée de mes bonnes intentions. Et quel intérêt, je vous prie, aurois-je à la retenir? Il m'eût suffi de connoître qu'elle desiroit quitter notre communauté, pour desirer moi-même son absence. Son séjour ici ne pouvoit d'ailleurs être qu'un opprobre pour le couvent de Sainte-Claire. Votre sœur, Monsieur, a trompé ma tendre affection ; elle est bien criminelle ! et quand vous connoîtrez la cause de sa mort, vous vous en réjouirez. Elle tomba malade jeudi dernier, au sortir du tribunal de la pénitence. Sa maladie étoit accompagnée des plus étranges symptômes ; cependant elle persistoit à n'en point avouer la cause. Nous sommes toutes, graces au ciel, trop innocentes pour en avoir eu le moindre soupçon. Imaginez quelle fut notre consternation, notre horreur, lorsqu'on nous apprit le lendemain qu'elle avoit mis au monde un enfant mort en naissant, et qu'elle a suivi immédiatement au

tombeau. — Quoi! Monsieur, je ne vois sur votre visage ni suprise ni indignation! Est-il possible que l'infamie de votre sœur n'excite en vous aucun mouvement de sensibilité? En ce cas, je vous retire ma compassion. Il n'est plus, je vous le repète, en mon pouvoir, d'obéir aux ordres de Sa Sainteté. et je vous jure, par notre divin Sauveur, qu'elle est en terre depuis trois jours ».

En disant ces mots, elle baisa un petit crucifix qui pendoit à sa ceinture, se leva et quitta le parloir; elle jeta, en sortant, à Lorenzo un coup-d'œil accompagné d'un sourire sardonique. « Adieu, Monsieur, ajouta-t-elle; je ne sais point de remède à cet accident. Une seconde bulle du pape n'opéreroit pas la résurrection de votre sœur ».

Lorenzo, désespéré, sortit aussi; mais Don Raymond, en apprenant cette nouvelle, devint presque fou. Il ne pouvoit se figurer qu'Agnès fût morte, et persistoit à dire qu'elle étoit toujours dans l'enceinte des murs du couvent. Il n'étoit point de raisonnement qui pût lui faire abandonner ses espérances; cha-

que jour il inventoit, mais sans succès, un nouvel artifice pour en obtenir quelques nouvelles.

Médina, de son côté, avoit renoncé à l'espoir de la revoir; mais il encourageoit les recherches de Don Raymond, bien persuadé qu'on avoit employé contre la vie de sa sœur des moyens violens, et brûlant de tirer une vengeance éclatante des procédés qu'il attribuoit à l'insensible Abbesse. Au chagrin d'avoir perdu sa sœur, se joignit la nécessité de suspendre la confidence qu'il se proposoit de faire au Duc de son amour pour Antonia. Cependant ses émissaires, dans cet intervalle, entouroient la porte d'Elvire. On lui rendoit compte de tous ses mouvemens. Ayant appris qu'Antonia se rendoit tous les jeudis à l'église des Dominicains pour y entendre le sermon, il pouvoit ainsi la voir au moins une fois par semaine, en évitant, selon sa promesse, d'en être remarqué. Ainsi, deux longs mois se passèrent, sans qu'on eût de nouvelles d'Agnès. Tout le monde croyoit à sa mort, excepté le Marquis. Lorenzo prit alors le parti de faire à son oncle confidence de ses sentimens

pour Antonia. Il avoit déjà annoncé par quelques mots son intention de se marier : on y avoit applaudi ; et il ne douta point que son oncle n'approuvât son choix.

FIN DU TOME SECOND.